Année 1973 N°

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

BROUSSAIS - HOTEL-DIEU

THESE

POUR LE

DOCTORAT EN MEDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Marc-Etienne DELÈGUE

NE LE 11 JUIN 1946 A WASHINGTON D.C. (U.S.A.)

Presentée et soutenue publiquement le 1973

LA PSYCHIATRIE SOVIETIQUE

PRESIDENT : MONSIEUR BOURGUIGNON, PROFESSEUR.

Editions de l'A.G.E.M.P.

8, Rue Dante - PARIS Ve

Année 1973 N°

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

BROUSSAIS - HOTEL-DIEU

THESE

POUR LE

DOCTORAT EN MEDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Marc-Etienne DELÈGUE

NE LE 11 JUIN 1946 A WASHINGTON D.C. (U.S.A.)

Présentée et soutenue publiquement le 1973

LA PSYCHIATRIE SOVIETIQUE

PRESIDENT : MONSIEUR BOURGUIGNON, PROFESSEUR.

Editions de l'A.G.E.M.P.

8 Rue Dante - PARIS Ve

UNIV.
LEIDEN
BIBL.

A mes Parents

A ma Femme Chantal

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41549212_0028

A Monsieur le Professeur BOURGUIGNON

qui m'a fait l'honneur d'accepter la présidence de cette thèse.

Le développement récent de l'internement des opposants politiques a attiré de nouveau l'attention sur ce qui n'était unanimement considéré que comme une psychiatrie rétrograde, faisant encore partie du 19 ème siècle par son refus de la psychanalyse.

Mais maintenant ce jugement s'est aggravé et on n'y voit plus maintenant qu'une forme de dressage particulièrement odieux.

N'est-elle que cela et n'a-t-elle rien à nous apprendre ? C'est ce à quoi nous avons tenté de répondre dans cette thèse.

HISTORIQUE JUSQU'AU DEBUT DU XX SIECLE

La Russie féodale du Moyen-Age ne semble pas avoir considéré la folie d'une façon différente de celle qu'avait l'Europe de l'Ouest à la même époque ; superstititons sur les possessions démoniaques, ensorcellements, châtiments divins fournissent une explication couramment admise. Le phénomène Folie en tant que tel n'émerge pas.

Si, cependant l'attitude de fond a été la même, elle semble n'avoir jamais été aussi cruelle en Russie qu'en Europe. Un facteur important en est l'absence de luttes entre religions, l'absence d'Inquisition. Au contraire, c'est un édit gouvernemental promulgué sous le règne d'Ivan le Terrible qui légalise l'hébergement et la protection des fous dans les monastères.

Vers la fin du XVII ème, on peut percevoir les premiers efforts pour distinguer les maladies mentales authentiques de la possession du diable. C'est en 1723 que Pierre le Grand ordonna l'établissement d'Hôpitaux spécialement destinés aux aliénés, mais le décret n'aboutit à rien de concret. Nouveaux efforts de la Grande Catherine en 1765, se plaçant explicitement sous le signe de l'Occident.

En 1810, on trouve dans toute la Russie 14 asiles psychiatriques. En 1860, 43 ; la mortalité y était très élevée. Comme en Occident à une époque antérieure la Folie est essentiellement considérée comme l'expression d'une volonté maligne qu'il s'agit de punir, de juguler, d'épuiser, etc ... Les asiles sont sans aucun confort, le " traitement" consiste en douches à l'eau froide, châtiments physiques, contention, etc.. La tradition matérialiste issue des Lumières françaises a été cependant puissante en Russie dès l'apparition d'une discipline psychiatrique autonome répondant en ceci au même courant à l'Occident.

Ainsi LOMONOSSOF, ainsi RADICHTEV qui écrivaient : " la pensée est propre au cerveau, qui en est le siège".
Ainsi MALINOWSKI qui affirmait de même : " La Folie est une maladie où les fonctions cérébrales s'altèrent".

A partir de 1860, c'est l'essor de la psychiatrie russe classique qui a dans son ensemble une optique strictement matérialiste. BALINSKII peut en être considéré comme le fondateur, posant les bases d'un vaste réseau d'hôpitaux psychiatriques modernes, introduisant l'usage d'expertises psychiatriques en justice, fondant la première association des psychiatres russes en 1862.

Pour SETCHENOV, le cerveau est " l'organe de l'âme, un mécanisme qui, mis en mouvement par des forces quelconques a pour résultat final cette suite de phénomènes extérieurs, qui caractérise l'activité mentale".

MERJEEVSKI étudie la Folie strictement du point de vue des perturbations métaboliques qu'elle entraîne, fait une étude histologique du cerveau dans la paralysie générale, etc ...

Avec BECHTEREW, KANDINSKI et surtout KORSAKOF, c'est le début du "nervisme", qui se prolongera ultérieurement avec PAVLOV, et dont on peut résumer la thèse fondamentalement ainsi : les actes psychiques sont des réflexes d'une très grande complexité. Analyse et genèse de quelques syndrômes sont tentés sur cette base ; ainsi, dans l'hypochondrie, la cénesthésie normale est renforcée de façon maladive. C'est encore KORSAKOF qui fonde la nosologie moderne, sur laquelle la psychiatrie soviétique reste encore actuellement en grande partie fondée. C'est aussi lui qui définit l'entité anatomo-clinique qui porte son nom, apportant ainsi une éclatante confirmation à toute la psychiatrie de son époque, fondée sur le modèle de la paralysie générale : celle-ci associe, on le sait à des manifestations psychiques spécifiques, des modifications anatomiques du cerveau et une agent étiologique eux-mêmes spécifiques Enfin, KORSAKOF reconnait l'importance des conditions d'hygiène générale en psychiatrie, l'importance " des facteurs sociaux".

De nombreux psychiatres luttent vers la fin du XIX ème et au début du XX ème pour une "humanisation" des hôpitaux psychiatriques sur le modèle occidental : système de la porte ouverte, meilleure hygiène, traitements en plein air, etc ... Mais, il faut reconnaître que ces efforts aboutiront peu.

Courageusement et face à l'absolutisme tsarisme, les psychiatres prennent des positions " libérales".
Ainsi SERBSKII lequel en 1911, dans un discours célèbre et célébré, attaque le gouvernement pour sa négligence à l'égard des services sociaux..

Après la révolution de 1917, les psychiatres russes furent les premiers à offrir leurs services au nouveau pouvoir, à une époque où l'opposition était encore générale dans les professions libérales. Ainsi à la veille de la révolution, la situation est la suivante : une psychiatrie dont l'assise théorique matérialiste est peu différente de la psyhiatrie occidentale du moment, quoique implantée plus solidement. Du point de vue institutionnel, il existe une énorme carence puisqu'en 1892 il existait en tout et pour tout 34 hôpitaux psychiatriques et, sur un total de 12 000 médecins, 90 psychiatres.

Le nouveau gouvernement révolutionnaire aura ainsi à édifier la psychiatrie soviétique sur un terrain presque totalement vierge.

PAVLOV

C'est avec PAVLOV que la physiologie et la psychiatrie, munies enfin de la méthode scientifique qui leur manquait atteignent l'âge adulte.

PAVLOV est l'aboutissement, le couronnement de tout ce courant scientifique, matérialiste russe, jalonné par les noms glorieux de SETCHENOV et de BOTKINE. Tel est du moins le point de vue de l'historiographie soviétique officielle.

Si, bien d'autres raisons que sa valeur purement " scientifique" expliquent la place prépondérante prise par la doctrine pavlovienne en U.R.S.S., il n'en reste pas moins que toute la psychologie, la psychiatrie et en grande partie la médecine soviétique, ne peuvent se comprendre qu'à partir de celle-ci.

Nous exposerons d'abord les grands principes de la théorie tels qu'ils ont été mainte et mainte fois exposés par son auteur et ses élèves dans une abondante littérature.

Dans ses premières expériences, PAVLOV utilisa les sécrétions des diverses glandes digestives grâce à des fistules permanentes créées chirurgicalement. Il montre d'abord le caractère adaptatif des phénomènes de secrétion qui varient qualitativement et quantitativement en fonction de la nature et de l'état des aliments absorbés. Il met aussi en évidence, ce qui ne nous intéresse pas directement de nombreux autres phénomènes physiologiques (découverte de l'entérokinase, problème des co-ferments).

Tout ce travail est sanctionné par l'attribution du prix NOBEL en 1904.

Ce n'est qu'à partir de 1901 que PAVLOV à l'âge de cinquante deux ans se lance dans de nouveaux travaux inspirés par ses recherches antérieures, travaux qui devaient aboutir au fameux reflexe conditionné et son application à la psychiatrie. Certains phénomènes particuliers semblaient en effet sortir de la sphère physiologique dans laquelle PAVLOV s'était jusqu'à maintenant exclusivement cantonné : ainsi un aliment directement introduit par fistule dans l'estomac n'est pas digéré alors qu'il le devient si on donne à l'animal de la viande qu'il ne fait que mâcher.

L'explication physiologique de ce réflexe était connue depuis longtemps : nerf gestatif -- bulbe rachidien -- nerfs vagues -- glandes gastriques.

Mais si on a seulement montré de la viande au chien, la sécrétion de suc gastrique se déclenche également. Celle-ci a donc été provoquée par le simple " désir" de la nourriture. Du même coup, on sortait de la sphère physiologique pour entrer dans celle du psychique. Le phénomène devenait donc qualitativement différent et de ce fait même semblait devoir tomber en dehors de l'étude physiologique, et être abandonné à la psychologie. Mais toute la démarche de PAVLOV sera justement de démontrer le contraire, à savoir que la psychologie peut et doit être ramenée à la physiologie.

Il vaut la peine de s'étendre un peu sur les articulations du raisonnement pavlovien ; nous les retrouverons inchangées dans le champ psychiatrique (55).

Pour PAVLOV, qualifier de psychiques les phénomènes mis en évidence est justement la réaction immédiate, primaire : " devant ces phénomènes, (il avait mis en évidence non seulement le phénomène de la sécrétion à la simple vue de la nourriture, mais aussi son adaptation au type d'aliment, aliment sec, salive abondante, etc ...), chacun dira que c'est de la part de l'animal une réaction psychique (...) devons-nous, pour comprendre ces nouveaux faits, entrer dans l'état intérieur de l'animal et nous représenter à notre façon ses sensations, sentiments et désirs ? p. 13".

C'est justement la réaction de la science de son temps qui considère que l'étude de ces phénomènes du fait même de leurs qualités psychiques, tombe en dehors d'une analyse objective. Seul Charles RICHET expliquait l'eau à la bouche comme un " réflexe psychique" ayant pour point de départ des traces d'excitation antérieurement inscrites au niveau du cerveau.

PAVLOV s'oppose catégoriquement à ce postulat, et il avance immédiatement sa propre solution : " l'influence des objets qui excitent l'animal est dans l'essentiel la même que dans les expériences psychologiques (....) nous ne sommes donc en présence que d'une adaptation plus

poussée, l'objet ne fait que s'approcher de la bouche et agit déjà sur les glandes". P. 14

La seule différence est donc que des substances agissent non directement, mais par des surfaces du corps spécifiquement excitables, à distance de ce corps (les organes des sens).

" Dans les expériences psychiques ce sont les propriétés des objets extérieurs sans importance pour le fonctionnement des glandes salivaires qui excitent l'animal, propriétés lumineuses ou même acoustiques (...) Nous sommes en présence d'un fait d'adaptation plus avancé"

L'objet de l'investigation scientifique sera donc posé comme suit par PAVLOV " peut-on faire entrer ce chaos de relations (entre l'organisme et le monde extérieur) dans des limites précises ? Peut-on stabiliser ces phénomènes, découvrir leurs règles et leurs mécanismes" ? p. 16.

Ainsi parler de phénomènes psychiques chez le chien est proprement pour PAVLOV un abus de langage puisqu'il n'y a aucune différence de nature entre fait psychique et fait physiologique, que le premier n'est en fait qu'une adaptation plus poussée que celle obtenue par le second, l'un tombe dans l'autre et ne peut alors réapparaître que comme son simple prolongement. Par la fameuse expérience du réflexe salivaire du chien, PAVLOV isole un phénomène psychique élémentaire qui est aussi purement physiologique. Il pourra ainsi étudier comment il apparaît, se complique, disparait. La vieille notion mécanique du réflexe telle qu'elle était comprise au XIX ème, phénomène rigide, isolé, donné , est ainsi dépassée.

Dans la classe des réflexes qui regroupe l'ensemble des phénomènes, PAVLOV introduit donc une distinction nouvelle ; d'une part les réflexes inconditionnels (ou absolus) et d'autre part, les réflexes conditionnels.

L'établissement de la liaison entre la cause extérieure et son effet sur l'organisme aboutissant à un réflexe conditionné élémentaire est

obtenu par la coïncidence dans le temps de la présence d'un agent extérieur (qui peut être tout à fait indifférent à l'organisme : son, couleur, etc ....) avec celle d'un excitant absolu inconditionnel, vital pour l'organisme. Par exemple, on ne peut faire saliver le chien au son d'une clochette que si on l'a associé à la présence de viande qui satisfait l'instinct alimentaire absolu de l'animal. La formation de ce réflexe conditionné élémentaire implique donc l'établissement d'une liaison matérielle dans le cortex cérébral, entre les points d'excitation provoqués d'une part par l'excitant conditionnel, et d'autre part, par la réponse à l'excitant absolu.

La vieille notion d'instinct (ensemble de conduites semblant prédéterminées chez l'animal) est ainsi démenbrée en réflexes absolus, congénitaux, et réflexes conditionnels, se construisant à partir d'eux, permettant ainsi à l'organisme de satisfaire ses besoins. En effet, l'équilibre assuré par les réflexes absolus ne serait adéquat que dans le cas où le milieu extérieur resterait constant. Etant en changement perpétuel, ces réflexes doivent alors être complétés par des liaisons temporaires conditionnées. PAVLOV pense même que l'organisme peut passer de l'un à l'autre type de réflexe, et qu'au cours de la phylogenèse,des réflexes conditionnés ont pu se transformer en réflexes absolus.

En dépit de la simplicité du schéma de base, les phénomènes réels sont extrêmement complexes et la simple intégrité des structures anatomiques n'en est nullement la seule condition : " la complexité du réflexe nouvellement formé ne réside pas dans le mécanisme de sa formation, puisque, celui-ci est élémentaire, mais dans son extraordinaire dépendance d'avec les phénomènes de condition interne de l'organisme, aussi bien que les phénomènes du monde extérieur environnant".

Ainsi la liaison simple, primaire est prise dans un ensemble causal pluri-factoriel qui la fait apparaitre à la surface comme non répétitive, jamais ensemble, etc ... Affirmer, comme le fait PAVLOV, le caractère simple du réflexe conditionnel, nécessite donc que toute chose soit

égale " par ailleurs", condition que l'expérimentation même la plus poussée ne peut qu'approcher.

PAVLOV distingue deux modes du réflexe conditionnel :

- LE REFLEXE CONDITIONNEL POSITIF est constitué par un processus d'excitation semblable aux exemples vus plus haut,

- LE REFLEXE CONDITIONNEL NEGATIF n'est pas un simple état passif de non-réponse. Il est constitué par un processus d'inhibition, un phénomène actif de refus qui justifie l'expression d'excitation négative. Il en existe différents types.

1) La plus simple est une excitation douloureuse survenant en même temps que le déclenchement du réflexe conditionné. Cette inhibition est non conditionnée.

2) Une deuxième forme en est l'inhibition conditionnée temporaire. PAVLOV en décrit trois aspects :

a) la disparition progressive du réflexe conditionné : si l'excitant conditionnel n'est plus associé à l'excitant inconditionnel, il y a disparition progressive de la réponse, due à une inhibition et non à un épuisement de celle-ci (on peut désinhiber en ré-associant excitant conditionnel et inconditionnel).

b) l'inhibition de retard : si l'intervalle de temps dans la séquence sonnette, viande ne dure pas quelques secondes mais plusieurs minutes, il y a pendant ce temps une inhibition de la sécrétion qui ne se déclenche qu'une fois le délai écoulé.

c) l'inhibition de différenciation apparaît progressivement : les caractéristiques physiques du stimulus deviennent de plus en plus précisément localisés (hauteur du son, etc ...)

Notons aussi l'existence de points nodaux, où une modification de la " quantité" entraîne une modification de la"qualité": de très faibles stimulis, comme ceux ayant une intensité supra-maximale, peuvent produire une inhibition au lieu de l'excitation normalement attendue.

Du point de vue anatomique, excitation et inhibition ne restent pas localisées au niveau des cellules nerveuses atteintes en premier. Tout processus de l'un ou de l'autre type en un point irradié plus ou moins loin, et typiquement une phase de concentration, ramène le processus à son point de départ (l'excitation d'un point précis d'une patte diffuse d'abord sur la partie du cortext correspondant à celle-ci dans son entier). L'irradiation de l'excitation (par des stimulis très forts) fait provisoirement disparaître l'inhibition des points négatifs entourant la zone d'excitation : processus de désinhibition. L'activité nerveuse supérieure s'explique ainsi par l'alternance, l'induction réciproque permanente de ces trois mécanismes fondamentaux.

Pour reprendre une image de PAVLOV, on pourrait dire qu'à n'importe quel moment, le cerveau est une mosaïque complexe de points et de surfaces d'inhibition et d'excitation se propageant, convergeant et réagissant rapidement ou lentement, cette mosaïque correspondant à celle des impressions élémentaires qui composent le monde, telles qu'elles sont recueillies par les récepteurs sensoriels et ensuite les analyseurs corticaux. A partir de ces concepts de base, PAVLOV met en évidence quatre type nerveux, communs à l'homme et à l'animal. Il se base sur trois critères :

- force des processus nerveux fondamentaux
- équilibre entre excitation et inhibition
- mobilité des processus.

PAVLOV ne retrouve nettement chez le chien que quatre types individualisés au lieu des vingtquatre théoriquement attendus, type colérique, sanguin, flegmatique, mélancolique, qui ne sont que les autre types hippocratiques. PAVLOV admet la modification de ces types nerveux par

l'action du monde extérieur aboutissant au phéno-type ou caractère individuel.

Tous les processus décrits jusqu'ici étaient communs à l'animal et à l'homme, avec ce dernier apparaît quelque chose de qualitativement nouveau : la Parole. Il s'agit là d'un deuxième système de signalisation le premier étant celui des sensations du monde extérieur.
Ce deuxième système est une " abstraction de la réalité", qui admet la généralisation spécifique de notre intelligence humaine. La parole est ainsi un excitant conditionnel réel. Excitation ou inhibition provoquées par le mot sont alors parfaitement équivalentes aux réactions provoquées par la chose même.

D'un point de vue génétique, chez l'enfant existe d'abord le premier système sur lequel vient ultérieurement se greffer le second. On aboutit ainsi à " deux types nerveux" propres à l'homme " type intellectuel (prédominance du deuxième système sur le premier) ; type artistique (intermédiaire).

L'activité nerveuse supérieure de l'homme se réalise donc dans la conception pavlovienne, par l'intermédiaire de trois systèmes :

- premier et deuxième système de signalisation
- système sous-cortical des réflexes absolus.

Les lois fondamentales du premier système s'appliquent aussi au second, puisqu'il s'agit de l'activité du même tissu nerveux, mais en plus à travers ce dernier c'est toute la vie sociale qui influence l'organisme.

Le déterminisme du processus subjectif est établi. De même que chez le chien, il n'y a aucune différence de nature entre fait physiologique et fait psychique qui ne sont que les deux faces d'un même phénomène, de même chez l'homme, les états de conscience ne sont que l'autre face des multiples réflexes conditionnés issus de son inter-action avec le monde.

Il ne doit, en théorie, exister aucune autonomie de la psychologie et sa persistance ne peut alors être qu'un effet de développement insuffisant de la science réflexologique " Une interprétation véritablement mécaniste reste l'idéal de nos recherches biologiques". dit PAVLOV en résumant sa méthode. " Les sciences naturelles modernes ne sont dans leur ensemble qu'un enchaînement très long de rapprochement, étape par étape, vers l'explication mécaniste, rapprochements, réunis entre eux sur toute leur étendue par le principe suprême de la causalité, le déterminisme : pas d'action sans cause".

MECANISME DES NEVROSES EXPERIMENTALES

On connaît l'expérience de base : création d'un réflexe conditionnel position à un cercle et d'un réflexe négatif à une ellipse. Puis on modifie progressivement le rapport des axes de l'ellipse. Au moment où ce rapport est de 9/8, la différenciation entre cercle et ellipse disparait et l'attitude du chien devient " névrotique", même longtemps après arrêt de l'expérience. Tous les mécanismes expérimentaux aboutissant à une telle modification du comportement peuvent se ramener à une alternance rapide de l'excitationet de l'inhibition, contrariant la décharge appropriée.

Il existe aussi un autre mécanisme : la sur-tension du processus d'excitation positif ou négatif.

L'APPLICATION AUX NEVROSES HUMAINES

Nous ne donnons ici que quelques exemples d'explications physiopathologiques de névroses humaines, pour en montrer l'articulation avec ce qui précède. Nous reviendrons ultérieurement sur les problèmes nosologiques, les aspects cliniques, ainsi que sur les psychoses.

L'explication physiologique de la névrose expérimentale était, nous l'avons vu, la suivante : une perturbation du processus d'excitation qui devient prédominant par déficience de l'inhibition. Un tel désordre physiologique aboutit à une maladie nerveuse commune à l'homme et à l'animal, la neurasthénie : " d'où l'extrême facilité avec laquelle se déclenchent les réactions neurasthéniques et leurs caractères tumultueux, l'insuffisance de l'inhibition qui s'exprime nettement dans toute la conduite de ces malades, la rapidité avec laquelle ils s'épuisent ... l'aspect explosif du processus d'excitation". (55,P. 467).

Mais la neurasthénie dont les conditions d'établissement sont (comme dans la névrose expérimentale) toutes celles qui peuvent aboutir à un surmenage, une surtension du système nerveux ne saurait s'établir chez tout le monde avec la même facilité. C'est le type nerveux faible (mélancolique) qui est le plus exposé.

Nous abordons maintenant les névroses spécifiquement humaines, dont le développement dépend directement des troubles entre premier et deuxième système de signalisation.
" La psychasthénie représente un genre de personnalité particulier, ... caractérisé par une prédominance du deuxième système sur le premier, et de l'affectivité. Comme le lien entre deuxième système et excitations provenant du milieu ambiant s'effectue par l'intermédiaire du premier système, la faiblesse de celui-ci entraîne une insuffisance de la fonction du réel, une sensation d'incomplet, d'imperfection de la perception du milieu environnant, avec sentiment d'incertitude et d'indécision. De plus, la rupture entre deuxième système et réalité environnante prédispose à des ratiocinations improductives détachées de la vie, à des craintes injustifiées". (55.p.568).

Quant à l'hystérie, " elle repose sur la conception d'une faiblesse généralisée du système nerveux, unie à l'absence d'équilibre entre les deux systèmes nerveux, dont le deuxième est particulièrement faible.

Les conséquences en seront d'abord que la faiblesse corticale doit entraîner une activité accrue, de la sous-écorce, par sa libération partielle du contrôle cortical... entraînant l'émotivité accrue des hystériques, la tendance à des décharges affectives tumultueuses ... d'autre part les points de l'écorce chargés à partir de la sous écorce, prennent le dessus sous l'influence des émotions sur les autres foyers d'excitation, et excluent, contrôle et influence de ces derniers par un mécanisme d'induction négative forte.

D'où la tendance à agir sous l'incitation de motifs affectifs immédiats. Le même phénomène explique la suggestibilité".

PAVLOV repousse " dans ce cas" l'explication des conduites hystériques par une simulation volontaire des symptomes. C'est un cas, dit-il, de relations physiologiques fatales.

De même, la tendance pour le fantasque, les rêveries ..., doit s'expliquer par une faiblesse du deuxième système, qui entre facilement en inhibition, délivrant ainsi de son contrôle le premier système.

Enfin, la faiblesse du deuxième système peut être non seulement innée mais aussi acquise après traumatismes physiques du crâne ou traumatismes psychiques répétés chez des personnes de constitution saine..." (55 P. 469-470-471).

LE FOND DU PROBLEME

Ce bref survol de la théorie pavlovienne étant fait, une première conclusion apparaît immédiatement : ses prétentions épistémologiques extrêmement étendues, car elle n'est pas seulement l'étude d'une sphère limitée de l'être humain, à savoir la physiologie des grands hémisphères cérébraux. Elle n'est pas seulement la mise en évidence d'un phénomène déterminé (le réflexe conditionné), applicable dans ce territoire anatomique déterminé qu'est le système nerveux.

Elle prétend être beaucoup plus : expliquer, asseoir sur des bases scientifiques solides tout ce qui était encore " incompris" chez l'homme, la psychologie, la conscience, l'évolution ; en bref, expliquer le secret de l'articulation corps-esprit. Ce n'est pas rien.

La théorie pavlovienne déborde donc largement sur ce qui semblait être au départ un champ délimité. C'est cette dimension autre, non plus physiologique mais sociale, qui explique comme nous le verrons, les fluctuations de l'importance prise par le pavlovisme en U.R.S.S. et l'intérêt de son étude. Ce sont ces mêmes incursions au delà de la physiologie qui lui ont valu des attaques virulentes de la part de l'Occident.

Une première approche du pavlovisme, celle que nous pourrions qualifier d'immédiate et naïve, pourrait être formulée ainsi : qu'est-ce que le pavlovisme explique dans la réalité humaine ?Qu'est-ce-qu'il n'explique pas ou laisse de côté ? Autrement dit, pour prendre une comparaison géométrique, il s'agirait de la mise en évidence d'une relation congruante entre deux termes définis comme suit : l'un est ce concret immédiat qu'est l'homme, le Fou, l'autre le concret construit tel qu'il est retrouvé grâce aux différents concepts de la réflexologie.

On n'aura plus qu'à recouvrir une figure par l'autre et examiner si l'ensemble des points correspond.

Ce genre de méthode est celui choisi en général par la psychiatrie occidentale quand elle critique PAVLOV. Prenant l'homme occidental pour l'homme éternel, et faisant de ses attributs sociaux transitoires une réalité substantielle, voire biologique, elle attaque PAVLOV parce qu'il réduit mécaniquement ou même fait disparaître lesdits attributs.

On voit donc immédiatement quel sera du point de vue occidental le " manque" fondamental du pavlovisme, (1) celui qui conditionne tous les autres : au delà du mécanisme, du réductionnisme, de l'atomisme, du refus de la psychologie comme sphère autonome, du refus de la conscience, etc ..., c'est le refus de l'."irréductible liberté" du Sujet qui sera dénoncé sur tous les tons.
Mais de telles critiques ne sauraient porter sur le pavlovisme. La psychiatrie soviétique peut à bon droit répondre que le sujet libre, référent absolutisé de la psychiatrie occidentale, n'existe plus en U.R.S.S. En fait, nous dit-on, une telle conception n'est que transitoire, issue de l'infrastructure capitaliste. Elle disparaîtra avec sa liquidation.
Par contre en U.R.S.S., la construction du socialisme a mené à l'émergence d'un homme nouveau, un homme ayant enfin retrouvé son essence, et pour lequel la liberté n'est nullement celle abstraite de la société bourgeoise, mais accomplie dans la participation pleine et entière à la construction d'un monde nouveau.Cómmentdès lors les attaques de l'Ouest pourraient-elles porter, puisqu'elles se réfèrent à une figure historique irrémédiablement " dépassée" ?

(1) Si nous laissons de côté le refus de la dimension psychanalytique,
   a) parce qu'en théorie Pavlov et Freud pourraient parfaitement s'articuler
   b) surtout parce que la dimension freudienne s'adresse, en fin de compte à l'être biologique et non social de l'homme.

Le pavlovisme est alors cette science rationnelle nécessaire et suffisante qui permet d'expliquer exhaustivement la physiologie des grands hémisphères et partant le psychisme. Quant à la conscience de l'homme socialiste, elle n'est que le reflet de la nécessité, et c'est là et pas ailleurs qu'elle trouve l'accomplissement de sa liberté.

Le malheur est que ses prétentions paraissant si peu en rapport avec les faits (les outrances pavloviennes, l'inexistence de l'homme nouveau, la " psychiatrisation" des opposants politiques, et en général une conscience qui a un contenu souvent différent de ce pur reflet qu'elle devrait être) font que la question réelle posée par la réalité psychiatrique en U.R.S.S. est complètement occultée par la caricature d'une réalité qui est l'antithèse d'une idéologie proclamée.

En fait, les critiques occidentales, qu'elles soient de gauche ou de droite, s'accordent quant au fond sur la forme historique d'individualité sur laquelle la psychiatrie s'exerce, et retombent toujours finalement dans le point de vue naïf et immédiat dont on a parlé plus haut. Mais " le concept d'homme n'est qu'une abstraction, et est au contraire, l'ensemble des rapports sociaux. L'essence de l'homme n'est pas une abstraction inhérente à l'individu isolé. Dans sa réalité elle est l'ensemble des rapports sociaux" (Marx, 6 ème thèse sur Feuerbach). La psychiatrie, science de " l'homme" par excellence, ne saurait se soustraire à cette méthode d'approche.

Ainsi l'évidence de l'aspect négatif dans la psychiatrie soviétique a totalement masqué son aspect positif. Car si d'une certaine façon la société russe est dépassement de la société occidentale, de même sa psychiatrie ne peut-êlle pas s'expliquer autrement que comme :

- a) continuité de la psychiatrie occidentale qui contenait en germe les formes qui y deviennent explicites et concrètes
- b) dépassement de celle-ci, et donc contenant peut-être elle même le secret des formes ultérieures du développement psychiatrique.

C'est ce mouvement que nous essaierons de décrire dans le développement suivant.

Nous partirons donc du discours pavlovien manifeste, de ce qu'en dit la psychiatrie soviétique. Nous verrons alors que l'ensemble des concepts fondamentaux qui structurent son champ réel, ses limites, sa norme etc .. sont proprement inexplicables par la réflexologie et renvoient en fait à une infrastructure qui apparaîtra dans une première approximation comme la même qu'en Occident.

On a vu que le pavlovisme postule une extension infinie de son application, puisqu'il se veut explication exhaustive des comportements humains sous tous leurs aspects, en particulier dans le champ psychiatrique il définit un certain état de normalité basale par tel état nerveux dont les variations admises seraient les tempéraments. Tout changement de cet état basal entraîne le passage à un état qualitativement autre d'anormalité, par une modification quantitative des traits physiologiques qui le définissent.

Et pourtant, la masse des faits anormaux, déviants, qui vont se trouver soumis à une sanction de la société, est en U.R.S.S. divisée théoriquement en deux grandes classes : la classe des faits psychiatriques et la classe des faits pénaux. Chacune suppose des institutions, un personnel, etc ... tout à fait autonomes et spécialisés. Cette distinction fondamentale apparaît donc limiter d'une façon très précise le champ d'application du pavlovisme. En psychiatrie celui-ci sera utilisé de la façon suivante : il existe un trouble fonctionnel du cerveau qui entraîne un acte ou série d'actes déviants. Ceux-ci, dans la mesure où leur genèse peut être mise en relation avec ce troubles, dans la mesure de ce déterminisme, seront alors qualifiés d'irresponsables, récupérés et soignés dans l'institution psychiatrique.

Par contre (1), pour ce qui est de l'acte déviant justiciable de l'institution pénale, le pavlovisme disparaît ou plutôt est repoussé comme instance inférieure. Son déterminisme physiologique apparaît maintenant comme coiffé par une nouvelle instance, la Conscience. La conscience dans l'acte déviant psychiatrique n'était finalement que le reflet du mouvement physiologique sous-jacent. La nouvelle Conscience qui apparait maintenant possède au contraire des qualités totalement autres que celles prévues par la construction théorique. Car il ne s'agit plus de déterminisme, mais d'indéterminisme. Cette instance a choisi librement de commettre l'acte délictueux et dans cette mesure en est responsable. L'institution pénale est chargée de la punition.

Et pourtant cette distinction de deux champs, surgissant en dehors du pavlovisme pour en limiter l'application, non seulement ne lui est pas immanente mais est même contradictoire avec son extension proclamée. Si en effet nous suivons ce que nous dit l'idéologie officielle soviétique, nous sommes actuellement au stade de l'homme socialiste, de l'homme ayant enfin retrouvé son essence. Tout acte délictueux par lui commis ne saurait être alors en dernière analyse qu'une pure maladie du cerveau, une " relation physiologique fatale", comme le dit si bien Pavlov, mais nullement un libre choix, libre donc indéterminée de cette instance appelée Conscience. Nul n'est fou volontairement, devrait dire la psychiatrie soviétique en parodiant Socrate, si vraiment il existait un ordre naturel des choses duquel seul le corps puisse de détourner. La conception pavlovienne de la conscience, "réflexion du mouvement de la matière dans le cerveau de l'homme" est ainsi remplacée par une conception totalement autre, la Conscience, comme pur indéterminisme, les actes qui en émanent étant alors qualifiés de responsables.

(1)L'acte déviant du Fou diffère de l'acte du criminel selon Giliarovski (W.p.264) en ceci que le mobile manque et que les actes tendant à avoir un caractère "bizarre et immotivé". Nous verrons ultérieurement comment une telle caractérisation permet d'enfermer des opposants politiques dans des hôpitaux spéciaux. Il est amusant de voir que l'acte délictueux dont on juge qu'il doit entrer dans le cadre pénal, et dont on affirme par la même le caractère pleinement libre, prend la forme de son contraire l'acte parfaitement " motivé", ayant un " mobile", etc... On est renvoyé ainsi au contenu réel de la liberté, dans la société russe comme dans la société occidentale.

Or le partage des actes anormaux en ces deux champs se retrouve de la même manière dans toute la société occidentale. Il ne s'agit pas d'un rapprochement de pure forme, mais au contraire profondément spécifique de l'identité d'infrastructure dont il est l'expression et à laquelle nous sommes ainsi renvoyés.

Dans une démarche analogue à ce qui précède, écoutons d'abord ce que dit la psychiatrie occidentale d'elle-même. Quelle est pour ceux qui la pratiquent sa justification.?. EY, par exemple, après KANT, l'affirme clairement. La définition de la Folie, dit-il, est en dernière analyse un problème philosophique et non médical. Sa seule définition cohérente est l'article 64 du code pénal (1) La psychanalyse, remarque-t-til justement, ne possède nullement en son sein une définition de la folie, qui lui est en fait imposée de l'extérieur. La Folie est conditionnée par l'avénement du Sujet, quand l'existence de l'homme s'est affranchie de sa prise en masse dans un monde cosmique et sociologiquement religieux, bref quand l'homme s'engage sur le chemin de sa liberté. La Folie devient alors dans son essence un phénomène naturel.

Mais un tel phénomène n'a rien de naturel et ne peut s'expliquer que par l'histoire. L'émergence sur la scène historique de cette nouvelle forme d'individualité sociale qu'est l'homme bourgeois, est conditionnée par le développement des rapports de production marchands et capitalistes au sein de la vieille société. La liberté dans le nouveau monde prend alors la forme de la contigence pure, abstraite. Les conceptions antérieures de la liberté n'étaient qu'autonomie de choix par rapport à des normes transcendantes, religieuses, données de l'extérieur. L'acte libre du sujet bourgeois est au contraire en son essence normatif, c'est-à-dire lui-même créateur de Valeur.

(1) On peut rapprocher cet article 64 de l'artice 11 du code criminel soviétique : " des mesures de sûreté et d'amendement ne peuvent être appliquées à des individus qui commettent un actecriminel alors qu'ils sont atteints de toute autre maladie entraînant l'inconscience de l'individu dans ses actes, ou une impuissance à les diriger".

La nécessité de transcendante qu'elle était dans les formes antérieures, devient maintenant entièrement immanente au monde extérieur. La nécessité sociale apparait comme nécessité purement localisée dans les choses, et en étant pour ainsi dire la substance naturelle. La Volonté libre du Sujet peut alors s'y manifester dans toute son étendue.

Un tel statut du Sujet suppose donc la responsabilité intégrale des actes commis. On ne peut plus maintenant la rejeter sur le Diable. La psychiatrie dans la société bourgeoise émerge alors comme la science qui sépare les Etats ou l'individu " est en état de démence, ou cnntraint à une force à laquelle il n'a pas pu résister" (art. 64 du code pénal), de ceux où " il n'a pas perdu le contrôle de lui même, ses capacités d'adaptation à la réalité et pour tout dire son libre arbitre (Ey,p.1173) et où l'acte délictueux, suivant ce caractère de responsabilité ou d'irresponsabilité, sera orienté et repris par l'une des deux grandes institutions qui en assurent le contrôle. Comme le dit encore le Dr EY, la psychiatrie s'occupe d'une somatose qui a entraîné une diminution ou une perte de la liberté, et dans cette mesure sa finalité dernière sera de " rendre un Moi, Sujet de sa propre connaissance, Artisan de son propre monde, Maître de son propre caractère et Auteur de sa propre personne".

L'homme sain, nous dit Cauguilhem, retrouvant innocemment peut-être la célèbre description de l'ectrepreneur par Schumpeter, est moins celui qui se soumet à son milieu que celui qui l'innove et le crée. L'anti-psychiatrie ne nous dit rien d'autre , qui veut aider le Fou à retrouver son " authenticité", sa " liberté aliénée" par la violence de la société.

Si donc nous comparons l'acte déviant en Occident et en U.R.S.S., nous pouvons voir immédiatement que dans les 2 cas il s'explique par 2 modes de causalité différents, l'un étant le dysfonctionnement d'une région du corps du déviant, l'autre étant le mauvais choix d'une conscience libre. Ainsi se séparent tout naturellement deux espèces de déviance, la Folie et la Délinquance. Chacune étant traitée par 2 institutions

parfaitement séparées : dans l'une il s'agit d'y guérir, dans l'autre de punir.

On le verra, il y a un impossible équilibre ou une perpétuelle contamination entre :

- d'une part, une explication de la Folie par le corps, justifiée par l'existence de cet homme naturel qu'est l'homme socialiste, mais qui alors ne permet pas de comprendre ses écarts de conduite " immotivés";
- d'autre part, une explication par la conscience libre qui permet à bon droit de rendre celle-ci totalement responsable de ses déviations mais est du même coup l'aveu de l'inexistence de l'homme socialiste.

Jusqu'ici nous n'avons décrit que la forme générale et abstraite de l'opération qui était pratiquée sur le déviant. Mais cette forme a un contenu bien réel, et ce Moi que la psychiatrie occidentale comme la psychiatrie soviétique se proposent de réinstaurer, ce Sujet de sa propre connaissance, cet Artisan de son propre monde, etc ... ce Moi est plutôt dans sa réalité un Autre. Et cet Autre est la machine à produire et à consommer suffisamment connue pour ne pas avoir à y revenir.

La réintégration dans le processus de production-consommation, telle est la seule liberté concrète qu'à notre Fou une fois qu'on lui a fabriqué de nouveau un " Moi" solide.

Mais cette réalité n'apparait que de façon extrêmement récente dans la psychiatrie occidentale.Ce n'est que depuis une ou deux décennies au maximum que se pose le problème de la rentabilisation du Fou, du rôle économique de l'hôpital psychiatrique, bref que la Folie est considérée comme une forme d'improductivité à faire disparaître.

En fait, pendant toute la période de l'histoire de la société

bourgeoise, le facteur idéologique est prédominant. L'homme se définit par sa Raison et la Folie n'est que cette atteinte morbide qui l'en prive partiellement ou totalement, le ravalant ainsi au rang des animaux (Dictionnaire Encyclopédique des Sciences Médicales de 1875).

Objet de scandale, il doit alors être enfermé. Le fou est bien une espèce d'homme différente, que l'anatomo-pathologie s'épuisera à asseoir sur des bases solides.

Par contre, à un stade du capitalisme où toutes les ressources doivent être utilisées au maximum, scientifiquement, pour la " croissance", la production sans limite de marchandises, le Fou doit être utilisé, récupéré. Tout le débat sur l'ouverture des asiles, même s'il prend la forme d'un combat pour l'affirmation de la dignité, du malade mental, pour l'amélioration des relations humaines, etc ... ne saurait aboutir qu'à la récupération du déviant dans le circuit du capital (transposition dans l'asile de l'entreprise idéale chère à M. BLOCH-LAINE).

C'est à l'époque du capitalisme développé que les valeurs abstraites issues de son mouvement même s'affaiblissent de plus en plus et que la Vérité de l'institution psychiatrique (la réinsertion du Fou dans le circuit d'exploitation) commence à émerger. Le mouvement réel apparait maintenant comme recherches et préoccupations conscientes. Peu importe alors que le Fou soit guéri ou non, pourvu qu'il soit utile, selon le mode de production dominant. L'homme se définit de moins en moins par sa Raison et de plus en plus par sa capacité productive et consommatrice. On abandonne de plus en plus explicitement la réinstauration de ce Moi vide pour celle de cet Autre bien réel.

Mais ce qui est Vérité de l'institution psychiatrique bourgeoise se donne toujours les apparences d'une fonction secondaire. La finalité proclamée que ce soit par la psychiatrie classique ou par l'antipsychiatrie est toujours la réinstauration d'un Sujet et non d'un producteur. La " réinsertion" du Fou est quelque chose en plus, qui n'appartient pas en propre

à la sphère psychiatrique, mais lui est en fait complètement extérieure, car dépendant du " libre-choix" du guéri. Même si le mouvement réel de la psychiatrie occidentale commence à émerger dans la conscience de ses agents, il reste complètement travesti derrière ces nuages idéologiques (1).

En U.R.S.S. tout se dévoile et le mouvement réel apparait explicitement.

Ce sujet vide qui est toujours le but avoué de la psychiatrie occidentale est, on l'a vu, de plus en plus remplacé par cet Autre producteur et consommateur réclamé par le capitalisme. Or le but de la psychiatrie soviétique est explicitement la réintégration de cet Autre dans la normalité. Il s'agit pour elle de soigner, de guérir un producteur. Sa thérapeutique fondamentale est donc l'ergothérapie et le retour à la pratique du travail social le seul critère de guérison. La psychiatrie soviétique serait alors la réalisation enfin rationnelle de la réalité péniblement entrevue après des siècles d'histoire occidentale. Le mouvement commencé en Occident dans la confusion et la contradiction, rendant par cela même son aboutissement impossible, trouverait alors son parfait accomplissement en Union Soviétique.

Mais sa psychiatrie n'est pas que cela, une rationalité toute puissante qui briserait les résistances individuelles (celle du Fou en serait une forme) pour mieux satisfaire aux "Impératifs" de la production. Elle n'est pas simplement le monstrueux aboutissement de ce vers quoi l'Occident tend de plus en plus. Elle se veut aussi réinstauration d'une harmonie perdue. Ce producteur qu'on entend guérir comme producteur, est aussi bien un Moi, Sujet de sa Connaissance, Auteur de sa Personne...

Mais tout cela, il l'est (au contraire de l'Occident où le contenu du Moi n'est apparemment pas donné) il l'est parce qu'il construit la société soviétique. Son libre choix est déjà fixé d'avance, c'est la nécessité consentie, sa part de travail individuel.

La réinsertion du Fou n'est donc pas simplement sa réutilisation, mais de nouveau son accomplissement, sa participation à la réalisation des valeurs universelles.

Bien sûr, il s'agit toujours de réinstaurer un homme bourgeois - Mais il l'est d'une façon originale, et qui fait finalement tout l'intérêt de la psychiatrie soviétique. Au contraire de l'Occident qui n'a jamais essayé, ou plutôt voulu réinstaurer en même temps le Moi et l'Autre, et qui s'accroche toujours à la réinstauration d'un Moi dont le vide se démontre un peu plus chaque jour, elle va s'épuiser à accomplir l'impossible unité des deux parties qui constituait l'homme bourgeois. Elle va s'épuiser à vouloir faire rentrer dans la même calme unité baptisée "l'homme socialiste", ce qui part inéluctablement d'un côté et de l'autre, retrouvant ainsi sans le savoir quelques unes des expériences primordiales de l'Occident.

Si en paroles la psychiatrie soviétique est " dépassement" de la psychiatrie occidentale, en réalité elle est sa duplication, mais épurée de ses éléments parasites. Elle est sa même recherche d'une impossible unité, mais parfaitement consciente et rationnelle. Elle est enfin son même constat d'échec, mais amené à la pleine lumière.

LA THEORIE PAVLOVIENNE

Le cadre général de l'analyse ayant été esquissé, nous pouvons maintenant nous intéresser précisément à la théorie pavlovienne.

Le reproche majeur que ne peut manquer de lui faire la psychiatrie occidentale, on l'a vu plus haut, est la mécanisation de la liberté à laquelle elle aboutit, reproche conditionné par la référence à un sujet autonome éternisé. Pour une analyse plus détaillée de cette critique, nous choisirons un article de Henri EY (24); bon résumé des arguments généralement avancés, et excellent exemple de ce à quoi une certaine psychiatrie scholastique peut aboutir, à savoir la dissolution de toute nouveauté scientifique dans l'abstraction creuse d'une construction idéologique. Pour cet auteur le pavlovisme n'est qu'un nouvel avatar du mécanisme en psychiatrie des entités de la fin du XIX ème. Celle-ci est construite sur le modèle associationnisme et sensationnisme de la psychologie qui postule que les phénomènes psychiques ne sont rien d'autre pour notre connaissance scientifique que des atomes cérébraux. Le cortex est une mosaïque de centres cérébraux. Les phénomènes anormaux déficitaires s'expliquent par des lésions de certains centres. Inversement les phénomènes en trop sont interprétés comme excitation de ceux-ci. Ce sont ces troubles élémentaires qui se groupent pour constituer les différents tableaux cliniques. Ceux-ci sont parfaitement séparés par une étiologie particulière, sur le modèle de la Paralysie générale où un aspect anatomo-pathologique spécifique est relié à une psychose spécifique : ou par l'évolution si l'anapath n'est pas probante (KRAEPELIN). La psychiatrie est ainsi ramenée à la neurologie dans la mesure où la conscience est éliminée. Elle est physique par ses symptômes et son étiologie et peut s'étudier à la manière de Claude Bernard. Le pavlovisme n'est pas fondamentalement différent de ce tableau. Il n'est que la forme moderne de l'associationnisme où l'origine de la pathologie est toujours considérée comme un accident du support cérébral.

Il revient à étudier avec minutie l'acquisition des habitudes. Il considère le cortex comme une mosaïque de centres sensoriels (les analyseurs) la pathologie étant déduite mécaniquement de troubles cette fois non plus statiques, mais dynamiques (inhibition, excitation pouvant se modifier, etc ...) de ces centres sensoriels. Or la notion de réflexe est artificielle. Elle ne se réduit pas à ces caractères anatomiques ou physiologiques. C'est plutôt une variation contingente du comportement instinctif en fonction des objets ou événements extérieurs. L'isolement du phénomène réflexe est débordé de partout par la vie et l'instinct . Derrière lui c'est l'activité psychique avec ses niveaux et organisations propres qui se dessinent. Il reste à la surface sans pénétrer dans la réalité psychologique, communiant avec le béhaviorisme dans l'apsychologisme. Ainsi il ne peut être qu'un aspect de la vie de l'esprit vivant et libre de l'homme. L'excitant conditionnel présente toujours dans son déterminisme une situation affective. Il peut alors être considéré comme un intermédiaire entre le réflexe absolu (ou tropisme, etc...) et des conduites d'aspect plus libre. Il montre le début de la libération du mécanisme par un procédé qui est l'ébauche d'une connaissance.

Nous voyons donc que pour Henri EY, le pavlovisme n'est qu'un nouvel avatar de ce courant " éternel de la psychiatrie, le mécanisme, l'autre étant le psychogénisme, son histoire n'étant que celle du balancement entre ces deux théories fondamentales".

Mais si effectivement l'aspect actif de l'activité humaine concrète (et celle du Fou en est une forme) fut développé par l'idéalisme en opposition au matérialisme(pour paraphraser la première thèse sur Feuerbach), il n'en reste pas moins que ces deux pôles d'explication ont pris des formes historiques tout à fait spécifiques. C'est véritablement passer à côté de l'apport nouveau de Pavlov que de vouloir à toute force le faire rentrer dans la catégorie éternelle de mécanisme, c'est supprimer l'indéniable progrès qu'il représente dans l'explication des maladies mentales par rapport à celle du XIX ème siècle.

Celle-ci, on l'a vu, se définit par son caractère purement endogène. A l'époque où le Fou est conçu comme une essence pure, abstraitement isolé des rapports sociaux, la Folie ne peut être qu'endogène, et dans la mesure où la première science y est parvenue à un certain degré d'achèvement est la mécanique, sa méthode peut sembler l'expliquer rigoureusement.

Or le pavlovisme répond à tous les manques de ce matérialisme grossier :

- 1) il conçoit folie et normalité comme processus d'interaction entre l'homme et la société. Il existe une causalité réciproque entre ces deux éléments (nous aurons l'occasion d'y revenir en détail dans l'étude des névroses).
  Au contraire, au XIXème, la causalité était toujours à sens unique. Le sujet Pavlovien n'est donc pas une pâte molle qui se laisserait passivement modeler par le milieu. Il passe en permanence de l'extrême passivité (habitude) à l'extrême activité (adaptation progressive de la conduite au signal).

- 2) Il est dynamique et non fixiste : d'abord les troubles sont fonctionnels, non organiques, donc réversibles. De plus l'évolution de la maladie, autrefois plaquée,devient partie intégrante de la maladie même. Ainsi le réflexe pavlovien n'a rien à voir avec le modèle de réflexe du XIXème, génétiquement donné, passif, unilatéral, répétitif, non adaptatif.

- 3) Il n'a rien à voir avec l'associationnisme du XIXème où les troubles élémentaires s'associaient pour faire des tableaux cliniques. En fait il y a totalité dans la mesure où les phénomènes globaux sont plus que la somme des phénomènes élémentaires qui les composent. On a vu plus haut " l'extraordinaire dépendance du réflexe conditionné élémentaire avec les phénomènes de conditionnement interne de l'organisme, aussi bien que les phénomènes du monde extérieur environnant". (Pavlov). Chaque réflexe élémentaire ne se définit donc que dans sa relation avec la totalité.

La critique du Docteur EY ne fait que reprendre d'autres célèbres critiques du réflexe conditionné, en particulier Kurt GOLDSTEIN. Selon lui, les réflexes en tant que phénomènes fragmentaires n'existent pas. Le dispositif expérimental élimine les influences qui dans les conditions normales émaneraient de l'organisme total, etc .. Critiques reprises par MERLEAU-PONTY dans " la structure du comportement", qui concluait que la réaction est une réponse globale dépendant non des propriétés matérielles de l'excitant, mais de sa signification vitale pour l'Etre entier. Mais bien sûr, la totalité dont parle PAVLOV n'a rien à voir avec celle dont parlent EY, GOLDSTEIN et MERLEAU-PONTY. Cette dernière est issue de la conception de l'acte libre comme indivisible et unique. Pouvoir le séparer en phénomènes élémentaires revient à le nier.

- 4) Enfin, l'application pratique de l'ancien mécanisme est nulle. Celle de PAVLOV est immense : apprentissage, psychologie animale et humaine expérimentale.

Le Docteur EY voudrait ramener la tortue de Grey WALTERS au canard de VAUCANSON, la cybernétique à l'horlogerie.

Tournons-nous maintenant vers le deuxième volet de sa critique : la conscience (1). Le Docteur EY nous dit que chez PAVLOV celle-ci est supprimée : " le réflexologue tient bien en main les deux extrémités de la chaîne ... Il imprime des mouvements à un fou et il voit que seuls ces mouvements se communiquent à l'autre bout. Aussi supprime-t-il par principe et hypothèse tout ce qui se passe entre ces deux termes extrêmes". Il faudrait même, dit-il, retourner complètement le problème en disant que c'est l'étude du fonctionnement psychique qui explique le réflexe conditionné. Autrement dit la liberté utiliserait celui-ci pour se réaliser.

(1) On examine ici que le contenu bourgeois de la conscience comme contenu subjectif d'une volition libre, comme pure intentionnalité.

Il est certain que la construction pavlovienne d'un strict point de vue naturel, opère une réduction qui fait disparaître toute autonomie psychique chez l'homme. Mais ceci, c'est comme on le verra, le problème des rapports de PAVLOV et de FREUD.

Dans la critique de EY il s'agit d'autre chose. L'apsychologisme pavlovien n'est pas critiqué du point de vue naturel qui serait celui de la psychanalyse, mais du point de vue des attributs purement sociaux (prenant forme naturelle) imprimés à la conscience. Son contenu subjectif est en effet posé comme étant celui d'une pure intentionnalité. En fait PAVLOV ne supprime nullement la conscience (et dans cette mesure de réflexologie ne saurait nullement se réduire à une simple neurologie), mais il ne parle pas de la même que celle du Docteur EY. Pour lui, la conscience est le niveau supérieur de la matière qui reflète la réalité objective, aussi bien matérielle que symbolique. La conscience n'est alors que l'évaluation subjective de l'action pratique qu'elle réclame. L'intentionnalité vide de la conscience bourgeoise est liée ainsi avec son contenu concret, la conscience perçoit un signal dans la réalité extérieure, et en ce sens elle est pure passivité. Mais elle va réagir par une conduite appropriée et elle est alors pure activité. Cette conduite va du réflexe absolu (par exemple, salivation du chien) aux actes les plus élaborés de la pratique humaine . Là où le Docteur EY voit une différence d'essence (entre par exemple la salivation et la création romanesque), le Pavlovien voit à bon droit, 2 phénomènes de degré différent. On commence à entrevoir maintenant le sens de la tentative de H. EY. Pour sauver la " liberté" et " la conscience", il critique la méthode scientifique de la réflexologie avec les arguments les plus démodés de la pensée anti-scientifique. Ils rappellent assez des innombrables " expérimentateurs" de l'époque classique : isolement " arbitraire" du phénomène réflexe, donc appauvrissement d'une réalité " infiniment plus riche, qui la déborde de tout côté", donc contingence des lois mises en évidence. On le voit, H. EY serait plutôt partisan d'une connaissance par l'effusion, cette nuit où toutes les vaches sont noires, disait HEGEL. Mais cette position

aussi est exemplaire, la seule qui soit finalement logique en Occident. Toute autre explication ne peut être qu'une juxtaposition de deux causalités qui s'excluent l'une de l'autre. Si effectivement l'homme est de Sujet transcendant, alors tout ce qui est mécaniquement explicable en lui ne prend son sens que par son projet. Mais ceci ne peut se faire qu'au prix de la dissolution du Pavlovisme, mécanisme moderne parfaitement différent de l'ancien, dans la catégorie abstraite de mécanisme en général. Cette scholastique permet de défendre pied à pied tout Vérité révélée.

Mais jusqu'ici nous ne critiquions le Docteur EY que d'un point de vue purement " scientifique". Nous nous bornions simplement à constater que le Pavlovisme explique plus de choses que la conception mécaniste du XIXème. Et si l'homme concret tel qu'il existe en Union Soviétique était véritablement égal à son concept s'il n'agissait que dans les bornes que la société lui fixe, nous pourrions à bon droit écarter la critique de EY comme métaphysique invérifiable, le Pavlovisme expliquant l'ensemble des manifestations humaines. Ayant obtenu une parfaite égalité entre la réalité et la science, nous n'aurions pas à aller plus loin.

Mais justement existe un homme qui est inexplicable dans ce système, c'est l'opposant.

Nullement satisfait de ce qui est et ne pensant pas y trouver sa réalisation, il lutte pour un autre monde, qu'il soit dans les cieux (Soljenitsyne) ou sur terre (Grigarenko). Ou simplement il lutte par sa passivité tels ces millions d'individus qui ne manifestent qu'apathie ou répugnance au travail, désintérêt social, égoïsme, " subjectivisme" etc ... Comment des réflexes aussi dévoyés pourraient-ils être créés par la saine réalité ambiante ? L'opposant, sous les multiples formes qu'il présente en U.R.S.S., témoignerait-il alors de l'irréductible liberté humaine, faisant éclater en morceaux le système clos où PAVLOV

l'enserre ? Permettrait-il de remettre sur ses pieds ce qui était sur la tête, la liberté utilisant alors le réflexe conditionné pour se réaliser ?

DESTIN DU PAVLOVISME

Mais on l'a vu plus haut, l'opposant est parfaitement compréhensible dans le modèle de l'homme soviétique. Inexplicable si on ne veut y voir qu'un fonctionnement défectueux des réflexes conditionnés, il devient explicable si on le prend comme une conscience libre qui a choisi délibérément l'erreur.

C'est pourquoi EY, alors qu'il croit s'attaquer au Pavlovisme en général s'attaque en fait à celui des années 20. C'est celui-ci qui se rapproche le plus de ce mécanisme qu'il pourfend de ses coups.

Au lendemain de la Révolution de 17, alors que tout paraissait possible et que tout le monde communiait dans ce but, l'homme était totalement irresponsable, expliqué par une causalité physiologique en relation avec le milieu. L'explication Pavlovienne était triomphante. Elle prétendait même avoir trouvé un instinct de liberté et un instinct de servitude. Le freudisme largement répandu alors, était considéré comme " le meilleur antidote contre le libre arbitre" (Zulkind). N'étant qu'un pur reflet, la conscience était totalement négligée. En changeant l'entourage social, on changerait l'homme. Toute folie ne pouvait être qu'une " relation physiologique fatale". Bien sûr, certains phénomènes pouvaient sembler sortir de ce schéma, mais comme le disait Pavlov, " le réflexe conditionné (et la psychnalyse, et l'ensemble des sciences naturelles, qui expliquent l'homme, pourrait-on ajouter). Est vraiment la seule base sur laquelle édifier une psychiatrie scientifique. Mais elle ne remplace pas ... la connaissance clinique, empirique, descriptive, les vastes catégories de phénomènes psychologiques et psychiques, qui ne peuvent être réduits à de plus simples expressions. Elle est contrainte

d'établir un système de vastes catégories, exactement comme les lois des gaz étaient connues avant que le fonctionnement atomique fut connu et compris".

Dès le début du stalinisme de 1930 à 1936, cette conception est progressivement supprimée et le monisme mécaniste des années 20 est remplacé par le dualisme que nous avons décrit plus haut.

En 1936, le socialisme est déclaré achevé en U.R.S.S., et les éventuels errements de l'homme socialiste ne peuvent plus venir que de lui, et non du milieu. La sphère d'application du Pavlovisme est alors limitée au corps, la conscience échappe totalement à ses explications. La folie n'est plus simplement une " relation physiologique fatale", mais peut, on le verra, être le fait d'une conscience libre et dévoyée. On rétablit donc la conscience avec tous ses attributs bourgeois.

Reprenons plus en détails cette évolution :

C'est dès 1930 que le " Congrès sur la Conduite Humaine" pose l'irréductibilité de la psyché à la physiologie, irréductibilité qui se maintient encore actuellement. PAVLOV était donc écarté de la conscience, mais recevait en contre-partie le corps sans aucun partage. La psychanalyse est en effet éliminée.

En 1936, en rapport avec la situation politique extérieure (montée du fascisme, course à l'armement) et intérieure (développement d'une opposition) a lieu un net raidissement idéologique. Le parti communiste "affirme sans équivoque que la Conscience est le terme le plus élevé et le plus distinctif du développement de la psyché et que le rôle des influences conscientes par rapport aux influences inconscientes est prédominant (66.p.148). " Ainsi les appréciations russes antérieures sur la psychanalyse, distinguent entre son "utilisation idéologique " et " certaines données non erronées" disparaissent.

Au lendemain de la deuxième guerre mondiale, coïncidant avec la montée

de la guerre froide, apparaît de nouveau un puissant raidissement idéologique dans la sphère psychiatrique. Il ne s'agissait plus de tolérer l'existence de ces facteurs hétérogènes contradictoires, menaçants finalement car détenant la possibilité de comportements contraires à ceux de la norme socialiste. C'est tout le sens de la fameuse critique de Rubinstein en 1948, point culminant du débat, où des tâcherons, critiquant son Manuel de psychologie, noircissaient des centaines de pages d'un affligeant niveau : " nos sentiments ou émotions ne peuvent être non objectifs ou non conscients. C'est impossible de sentir ou d'éprouver une chose inconnue. Il est impossible d'aimer ou de haïr une personne inconnue pour une raison inconnue. Il est impossible de se sentir outragé par une chose inconnue. Ce qui signifie que nos sentiments ne peuvent être séparés du monde extérieur (CHERNAKOV cité dans 66. p.317) et ailleurs : " en réalité l'activité de l'homme est consciente, en d'autres termes est dirigée et contrôlée par sa conscience, par ses idées et par des notions qui sont des forces stimulantes idéales" (idem. p.330).

Il ne faut pas prendre ce pathétique plaidoyer pour la prééminence de la conscience sur les facteurs inconscients au pied de la lettre, car il reste localisé à deux explications finalement purement naturelles des actes humaines, l'une qui verrait leur racine dans la conscience reflet de la réalité objective, l'autre dans les pulsions inconscientes plus ou moins bien définies. Le débat n'a pas cet aspect purement académique.

Se donner autant de peine pour affirmer la prééminence de la conscience, c'est bien justement montrer inversement que le comportement de l'homme socialiste n'a plus aucun rapport avec celui demandé rationnellement par la " réalité objective ", et que sa conscience au lieu d'en être le reflet apparaît peuplée de bien inquiétants démons. Ce qui est effectivement le cas puisque toutes les périodes de durcissement idéologique correspondent à de sérieuses difficultés extérieures et intérieures. Et c'est bien pour cela que le débat n'a rien d'académique. Quand dans les périodes de calme l'homme socialiste travaille, vote, agit comme il lui est demandé, l'homme concret correspond grossièrement à son concept. Sa conscience apparait alors comme parfaitement positive

et rationnelle, le pur reflet du jeu harmonieux des réflexes conditionnés On peut se permettre d'admettre l'existence de certains facteurs inconscients. Cela ne prête pas à risque puisqu'ils sont parfaitement contrôlés par la conscience rationnelle, simple reflet irresponsable de la réalité.

Par contre, quand la folie se déchaîne brutalement, (soulèvement, grève, etc ...), quand l'homme socialiste devient complètement irrationel et n'apparaît plus habité que par d'étranges forces, les facteurs inconscients doivent être anéantis jusqu'au dernier. Car, les admettre, c'est justifier, pérenniser d'une certaine façon la contre-révolution en lui donnant un fondement naturel et éternel, c'est tomber dans la passivité et le découragement devant un mécanisme incontrolable. Il ne reste plus qu'à s'adresser sans relâche à cette conscience qui a rompu les amarres d'avec la réalité. Mais, maintenant elle n'a plus rien de pavlovien, elle n'est plus qu'une liberté débridée, elle est devenue totalement responsable de ses actes, et on se chargera de lui faire savoir. Si en période de calme, l'homme tend à être exhaustivement expliqué par le Pavlovisme, en période de désordre c'est l'explication par la conscience libre qui prend le devant de la scène.

A postériori, la bureaucratie soviétique se charge aussi de trouver des explications qui se ramènent d'ailleurs toutes à un type unique : " l'influence idéologique du capitalisme mondial", et pour cela elle est d'ailleurs obligée de " réviser" le pavlovisme. Car comment de simples paroles ou de simples mots imprimés seraient-ils capables d'inverser les sains réflexes conditionnés établis sur la base de la réalité objective ?

Les évènements qui se déroulent dans le monde soviétique après 1953, depuis la grève des forçats de Vorkouta, la grève des ouvriers de Berlin-Est en Juin et le soulèvement en Allemange orientale, jusqu'au " printemps d'Octobre" polonais et la révolution hongroise de 1956 , devaient se charger d'apporter une cinglante réponse à CHARNAKOV.

Depuis 1956, une relative libération commence à se manifester favorisée par différentes raisons politiques (mort de Staline), XX ème Congrès, détente internationale) Elle se manifeste par une tendance à l'autonomisation de la psychologie. En Mai 1962, une réunion à Moscou sur les problèmes philosophiques concernant la physiologie de l'activité nerveuse supérieure et la psychologie, réhabilite cette dernière et critique le mécanisme pavlovien. La discussion parmi les psychiatres reste très technique. La libération se manifeste surtout par un retour du freudisme qui recommence à être discuté (cf. infra).

Le Cour Nouveau se généralise progressivement aux partis communistes occidentaux. Le virage en France, relativement tardif puisqu'il date de 1970, a l'intérêt d'être très en avance sur la position soviétique, par son acceptation totale de la psychanalyse comme science. Il pourrait ainsi nous montrer une évolution possible en U.R.S.S. En 1970, dans un article qui fit date " Psychanalyse et Communisme", Bernard MULDWORF (52) essayait de justifier le nouveau tournant. Après quelques coups de chapeaux aux travaux de PAVLOV " qui ont donné naissance à deux courants scientifiques modernes très importants : la neuro-physiologie du conditionnement et les théories de l'apprentissage ... formes d'approche globales de l'activité nerveuse supérieure dont l'intérêt heuristique est indiscuté", il continue ainsi : " laissons donc en paix PAVLOV ... c'est le pavlovisme qui est en cause, la transformation en doctrine fermée des résultats issus de l'expérimentation ou de l'observation empirique ... ainsi le pavlovisme en systématisant les données d'une approche expérimentale possible des phénomènes psychiques, opérait une réduction redoutable, qui desséchait la complexité des processus psychologiques pour les transformer en quelques propositions simples .... la théorie de l'activité nerveuse supérieure apparut comme un décalque physiologique du matérialisme dialectique. Dans le contexte politique de la guerre froide, tout poussait au raidissement idéologique. La lutte idéologique était vécue subjectivement par les communistes comme une adhésion sans concession à un point de vue de classe conçue mécaniquement comme une

sorte de protection contre la contamination de l'idéologie bourgeoise". Et MULDWORD continue avec un enthousiasme de néophyte sur " l'importance de la psychanalyse" son " champ spécifique", " l'inconscient", etc .. etc ...

S'il est certain que la guerre froide a poussé au " raidissement idéologique" et que le pavlovisme, devenu un des plus importants motifs d'orgueil du chavinisme grand russe, s'était transformé en la science totalitaire que l'on a dit, le problème ne se limite nullement à cette constatation banale. On a montré plus haut ce balancement dans l'utilisation du pavlovisme, de l'explication exhaustive à la place bien plus limitée qui lui est faite actuellement. Il ne s'agit nullement du problème académique de l'articulation ou de la délimitation en deux sciences naturelles, pavlovisme et psychanalyse, pour mieux expliquer les " phénomènes psychiques" dont on découvre ingénument qu'ils avaient été intolérablement " réduits" par l'utilisation unique de la réflexologie, dûe à de simples raisons politiques conjoncturelles. Actuellement, l'ambiance politique internationale est à la détente et les intellectuels du P.C.F. peuvent se permettre d' "articuler" savamment psychanalyse et marxisme tout en négligeant totalement PAVLOV. Car dans tous les cas, l'essentiel est maintenu, à savoir la conscience de l'homme socialiste dont ces deux sciences sont le substrat et qui plane intacte au dessus d'une simple machine dont il ne s'agit d'expliquer que les ratées, conscience pour laquelle le socialisme soviétique reste la seule vérité. Ce qu'il faut voir dans cette reconnaissance tardive de la " complexité" du psychologique, c'est la poussée de l'histoire qui déborde de toutes parts des modèles privés de substance. Dans cette optique, le retour à la psychanalyse n'est pas seulement dû à sa Vérité. Il prend la forme bien plus inquiétante d'une récupération et d'une utilisation. Car si la psychologie a une autonomie par rapport au physiologique (en termes clairs si la pratique de l'homme socialiste commence à contredire massivement son concept), cela tend à être expliqué pour le psychiatre porte-parole du P.C.F. par le jeu de l'inconscient. Le pavlovisme au contraire de la psychanalyse est en effet, incapable d'une telle explication. L'adaptation, donc l'ordre, est son

élément naturel, au contraire de la psychanalyse qui nous enseigne que la pure jouissance, ou le désordre absolu, est au fond de chacun de nous. Une psychanalyse matérialiste, science d'avenir en U.R.S.S. ? Ce n'est pas absolument impossible, non parce que le pays " le plus progressiste du monde" se doit d'utiliser les acquisitions scientifiques indiscutables, mais parce que celles-ci risquent d'avoir à expliquer de plus en plus de choses dans les années qui viennent.

FREUD EN UNION SOVIETIQUE

PAVLOV A DETRUIT LE CHATEAU DE CARTES DE FREUD.
(PROLOV)

Psychanalyse et pavlovisme semblent au premier abord avoir deux objets totalement différents. Quelles que soient leurs prétentions à une explication exhaustive, il n'en reste pas moins que ces deux sciences ont un champ épistémologique fondé sur des phénomènes sur la réalité desquels il n'est pas question de revenir, mais totalement hétérogènes les uns des autres. Or cette spécificité des deux sciences dont on peut dire dans une première approche qu'elles n'ont aucun point commun, a été contestée par toute une littérature, tentant de leur trouver des similitudes, des bases communes, etc ....

Ainsi pour DRABOVITCH (23), ancien élève de PAVLOV, passé à l'Ouest, les idées de refoulement et de régression de Freud se rapprochent de celles de l'inhibition interne, de conflit entre excitation et inhibition. De même pour lui, le dynamisme, le point de vue économique, se retrouvent dans les deux systèmes. C'est dans la thèse d'un philosophe, DALBIEZ (22), parue un peu avant la dernière guerre que l'on trouve l'étude la plus complète des rapports entre Freud et Pavlov.

Ainsi , pour cet auteur, il y a égalité totale entre les névroses pavloviennes et les névroses freudiennes, qui se ramènent toutes les deux à une collision de forces antagonistes. L'Oedipe aussi n'est qu'un choc entre excitation et inhibition de différenciation. De même qu'un chien développe une névrose quand une ellipse inhibitrice se rapproche de plus en plus d'un cercle excitant, la réaction névrotique apparait quand l'image d'une femme qui peut en principe déclencher la réaction génitale se rapproche trop de celle de la mère qui ne doit pas la

déclencher : dans les rêves, la méthode pavlovienne ne peut étudier les images en général. Certes les rêves d'animaux, vérifiables par les sécrétions qu'ils entraînent, peuvent s'expliquer par une diminution de l'inhibition de l'écorce. Cela ne saurait rendre totalement compte des rêves. Les mécanismes freudiens (condensation, déplacement, etc ...) peuvent être vérifiés en gros mais incomplètement. Par contre il existe une identité complète du mécanisme du refoulement etc .. -tc...

De nombreuses études de psychologie expérimentale, en particulier anglo-saxonnes, ont aussi tenté dans le détail de ramener toute une série de concepts analytiques dans le giron du pavlovisme. Ainsi a-t-on pu faire " regresser" des rats d'une habitude A actuelle à une habitude B plus archaïque, a-t-on pu aboutir chez le chimpanzé à un comportement inversé évoquant la formation " réactionnelle", etc ... (EY, Manuel, p. 434).

Ce genre de critique reste empirique dans la mesure où sans attaquer le freudisme lui-même, elle tente de lui substituer une autre explication, et dont la réduction par rapport aux névroses humaines parait évidente. Si l'on ne saurait réduire, comme le fait DALBIEZ, psychanalyse et pavlovisme à avoir des points de recouvrement, des différences, etc ... il faut plutôt admettre la totale autonomie de leurs deux champs, même s'ils peuvent réagir entre eux.

D'une façon générale si Freud et Pavlov expliquent des aspects de la névrose, le problème se pose de leur articulation dans le respect de leur autonomie épistémologique (1).

(1) Si du point de vue de la théorie pure on doit, semble-t-il, reconnaître la totale hétérogénéité des deux sciences, du point du vue social le problème se pose différemment. Elles doivent en effet coexister avec la construction idéologique de l'homme produite par le mouvement de l'histoire. Par rapport à cette construction idéologique freudisme et pavlovisme, ces sciences si dissemblables, ne peuvent avoir que la même fonction idéologique, à savoir expliquer les écarts de l'homme concret par rapport à son modèle abstrait. Tout ce qu'on a dit plus haut du destin du pavlovisme pourrait parfaitement s'adapter à la situation de la psychanalyse dans les pays occidentaux.

L'histoire de l'exclusion totale de la psychanalyse en U.R.S.S. que nous allons examiner maintenant, s'explique par des raisons superficielles politiques et idéologiques. Comme l'écrivait MULDWORG cité plus haut, il s'agissait " d'un point de vue de classe ... conçu pour éviter la contamination de l'idéologie bourgeoise". Mais quel triste point de vue que celui qui, pour cimenter une unité nationale défaillante élimine une science étrangère pour la remplacer par une science autochtone ! Ce manichéisme naïf (science bourgeoise/science prolétarienne) a d'ailleurs sévi dans la plupart des sciences naturelles.

Actuellement le dogmatisme est remplacé par l'oecuménisme, au moins dans les parties communistes occidentaux. Au lendemain de la révolution de 1917, et pendant plus de dix ans la psychanalyse fut en pleine vogue. Malgré l'incompréhension de Lénine la majorité de psychiatres en étaient de fervents partisans. LURRIA, l'un des plus influents, considérait la psychanalyse comme une science fondamentalement matérialiste qui seule pouvait permettre le développement d'une psychologie véritablement marxiste. Sur le plan institutionnel, on connait la fameuse expérience d'éducation psychanalytique de Vera SCHMIDT (Revue Partisan, n° 46) On a vu plus haut que dans le modèle mécaniste de l'homme des années 20, la conscience étant totalement négligée, l'inconscient était très favorisé.

En 1930, parallèlement au début du Thermidor stalinien, la diffusion en Russie des questions psychanalytiques avait presque totalement cessé. Depuis 1936 aucun membre russe n'a été mentionné au registre du Journal international de psychanalyse. Une longue nuit commence pour la psychanalyse reléguée dans le gehenne des idéologies bourgeoises décadentes", son objet étant complètement recouvert par pavlovisme et psychologie empirique.

Au lendemain de la deuxième guerre mondiale, les attaques reprenaient, toujours plus violentes et plus sommaires. En voici un exemple, dans le manuel de philosophie du P.C.F. en 1955 (56,p.150) " à l'époque où la bourgeoisie agonisante a besoin de détourner les masses par tous les moyens de l'explication matérialiste du monde, l'idéalisme devient

franchement irrationnel et obscurantiste. Ainsi Freud explique l'homme et les phénomènes de la vie sociale par l'existence en l'homme d'une puissance mystérieuse qu'il nomme inconscient ... l'inconscient, c'est en fait la dernière forme de l'animisme, de la croyance en l'existence des forces immatérielles dans le monde ..." Attaque fort en deçà de celles qui sévissaient en U.R.S.S. à la même époque.

Depuis peu le mot psychanalyse commence à réapparaître KOURTSINE, en 1965, malgré de violentes critiques, reconnaît les mérites de Freud. KRELINE, dans un article de la Literour Naia Gazeta de Septembre 1967(42) oppose la psychothérapie classique ne se prêtant à aucun contrôle à la psychothérapide freudienne. C'est lui qui semble-t-il ose poser pour la première fois la question de fonds : " pourquoi la psychanalyse ne fait-elle pas partie de l'arsenal thérapeutique soviétique, puisqu'il s'agit du système théorique du médecin et non du philosophe Freud ? la méthode analytique permet de pénétrer le subconscient du malade et d'agir sur lui efficacement. La psychothérapie actuelle est de l'exorcisme".

Cet article était immédiatement suivi d'une réponse " orthodoxe" de SNEJENEVSKI (63). Pour lui, PAVLOV explique très bien ce que FREUD a voulu expliquer (lapsus, etc ...) il reconnaît que la psychothérapie est en retard en UR.S.S. ceci étant dû à " une propagation dogmatique" du pavlovisme. Il nie cependant que la psychothérapie classique puisse se rapprocher de celle pratiquée par les freudiens.

S'ils sont les indices certains d'une "libéralisation", de tels articles restent encore actuellement extrêmement rares en Union Soviétique. La pratique analytique explicite y est certainement très réduite, sinon nulle.

Quels sont les reproches adressés par la psychiatrie russe à la psychanalyse ? Ils sont de divers ordres (66,p.94 à 100, pp.175,312,11).

- 1) Sur le plan épistémologique, la psychanalyse prétend à la résolution de problèmes d'une vaste portée culturelle et historique. De l'analyse des névroses, on passe à celle des peuples primitifs, de celle

des rêves à celle des mythes et légendes, et de celle du mécanisme d'identification à celle de la genèse du système religieux. De même la psychanalyse prétend non seulement expliquer le névrosé, mais l'homme normal auquel elle l'assimile.

- 2) Sur le plan des rapports avec la société : il n'y a aucune intelligence des conditions sociales du comportement humain. L'influence de la réalité sur la conscience est réduite à presque rien. De plus, l'attitude envers la réalité n'est pas un reflet de celle-ci mais le produit de tendances refoulées indépendantes des facteurs sociaux. La société est considérée comme la seule mécanique du comportement des individus, alors que ce dernier est au contraire un produit de la lutte des classes.

- 3) Sur le plan thérapeutique : la méthode est trop complexe, souvent contre indiquée, détournant le malade de la réalité.

- 4) Quelques concepts sont plus particulièrement attaqués :

. La libido : quoique on proclame qu'elle a son fondement dans la physiologie, elle n'est étudiée que comme phénomène purement psychique. Le " pansexualisme freudien" n'est que l'idéologie de la bourgeoisie " pourrissante" où se donnent libre cours son hédonisme et son érotisme.

. L'inconscient : la psychiatrie soviétique reconnaît l'importance des pulsions inconscientes mais elles sont interprétées dans un sens pavlovien : il s'agit essentiellement des mécanismes sous-corticaux et des entérorécepteurs. Sur le plan psychologique, on admet dans certains cas le rôle pathogène d'idées "inconscientes". Mais cette inconscience là n'est en fait que méconnaissance, et reste strictement limitée au domaine du pré-conscient.

- 5) Sur le plan idéologique : la psychanalyse sert opportunément à expliquer tous les phénomènes de déviance sociale guerres, grèves, etc ... et à en masquer les raisons profondes. Mais en dernière analyse la raison la plus importante du refus de la psychanalyse est pratique. Si pour FREUD, l'homme n'existe que dans le passé, si le conscient est subordonné à l'inconscient, comment l'utiliser pour la construction du socialisme ? Il faut au contraire un modèle d'homme qui puisse être facilement et profondément transformé dans sa conduite.

Tel est le noyau de la critique soviétique du freudisme. Depuis plusieurs dizaines d'années, les mêmes critiques sont périodiquement reprises sans le moindre effort d'approfondissement. Suivant la situation politique, on reconnaît, comme actuellement, quelques mérites à la psychanalyse, ou bien on la rejette purement et simplement. De toute façon il n'est pas question de la pratiquer. Sans entrer dans le pesant débat sur l' "articulation" du marxisme et de la psychanalyse on peut simplement noter que certaines critiques rendent un son curieusement démodé et désuet. Qui oserait maintenant en Occident, même si on ne s'en est pas privé, refuser toute validité à la psychanalyse au nom de l'essentielle différence entre l'homme normal et l'homme névrosé, au nom de la primauté de la Conscience sur la " substance visqueuse de l'inconscient" (CHERNAKOV) ? Il y a belle lurette que plus personne ne croit en Occident à de telles constructions, après deux guerres mondiales etc ... Mais la société soviétique refaisant d'une certaine façon une trajectoire déjà faite, reprend et défend avec une nouvelle vigueur, au nom d'une idéologie déjà bien usée la Conscience contre l'Inconscient, le normal contre l'Anormal, etc ... le moralisme, les attaques en règle contre le " pansexualisme" rendent ce même son désuet. Par contre les critiques sur les rapports du freudisme avec la société posent effectivement un problème. Leur caractère superficiel et dogmatique en montre la fonction purement interne. Il y a beau temps qu'il n'est plus question de battre l'idéologie " bourgeoise" sur son terrain, mais simplement de se préserver d'éventuels errements idéologiques grâce à un manichéisme simpliste. Cependant, on l'a vu plus haut, une exclusion aussi radicale pourrait bien apparaître maintenant, avec l'inévitable

usure du pavlovisme dans sa fonction de cohésion sociale, comme une gigantesque méprise, qu'il conviendrait de réparer plus ou moins rapidement.

LA PSYCHOTHERAPIE

On a depuis longtemps reconnu que la psychothérapie ne peut être réduite à une sorte de duel entre les personnalités respectives de malades et docteurs, et rester limitée à des entrevues individuelles tandis que le malade continue à vivre dans les mêmes conditions qu'auparavant, exposé à toutes les puissances perturbatrices antérieures émanant de son milieu (GIILIAROVSKII) in 66, p.111).

Il est habituel de se gausser de la psychothérapie soviétique, vestige attardé de la " thérapeutique morale", chère aux auteurs du XIX ème siècle: caractère primitif d'une technique qui méconnait la psychanalyse, contenu moralisant visant à une simple adaptation à l'ordre établi, toutes ces critiques sont connues depuis bien longtemps.

Mais ce point de vue est insuffisant. Toute thérapeutique prend sa forme sociale dans la relation qu'elle établit avec la forme historique d'individualité qu'elle est chargée de guérir. La psychothérapie apparaît d'emblée différente de tout autre " médicament", dans la mesure ou au contraire de ceux-ci qui ne semblent au premier abord nouer qu'une relation purement naturelle avec leur sbustrat, elle s'adresse à ce qui fait l'Homme en l'homme, la Conscience, la Subjectivité ... Cette relation explicite que noue la psychothérapie avec la construction idéologique qu'elle est chargée de guérir permettra de montrer pour ainsi dire sans détours, à quel type d'homme elle s'adresse au contraire du médicament qui renvoie d'abord à une infrastructure naturelle, éternelle (à notre échelle historique).

En Occident, l'idéologie du Moi libre et autonome, coupé de tout rapport social, détermine la forme générale de la psychothérapie (quel qu'en soit par ailleurs le contenu technique). Elle est le dialogue d'une conscience libre avec une autre conscience incapable totalement ou partiellement d'user de cette faculté. Son objet est, par la pure parole

la réinstauration de la capacité à la liberté chez un sujet qui en avait été privé de par l'atteinte (la dissolution) des niveaux inférieurs de son être qui lui en permettaient l'exercice (atteintes de structures anatomiques : psychiatrie classique, ou fonctionnelle : psychanalyse, qu'importe). La psychothérapie ne peut alors être considérée que comme la thérapeutique la plus noble, car s'attaquant à la Folie au niveau de ce qui en fait strictement une maladie humaine. " La psychiatrie a trouvé son vrai visage le jour où l'essentiel de la thérapeutique psychiatrique s'est imposé sous forme de techniques psychothérapiques (EY, Manuel,p.1041)."

Toutes les autres thérapeutiques somatiques (voire les modifications du milieu dans les courants modernes) ne sont alors que secondaires, simples traitements d'appoint; naturellement il semble qu'on réinstaure un Moi libre. On a en fait, réussi, qu'on le veuille ou non, à le réintégrer dans les rapports sociaux qui l'attendent à la fin de l' "entretien".

Au contraire la psychothérapie en U.R.S.S. ne saurait avoir le même objet. Thérapeutique naturelle d'un homme ayant enfin achevé son histoire, elle agit comme n'importe quel autre médicament, sur une infrastructure physiologique déréglée, libre en ceci de toute valorisation à l'occidentale. Elle reste même moins scientifique que d'autres thérapeutiques, car ses effets complexes n'ont pu encore être décomposés en phénomènes élémentaires. De toute façon, la Folie, maladie à étiologie pluri factorielle, ne saurait en aucun cas se contenter de la seule psychothérapie qui se doit d'être associée avec toutes les autres thérapeutiques nécessaires. Ainsi donc semble-t-il, totale opposition ou plutôt aucun rapport entre psychothérapie à l'occidentale et à la russe, le dialogue avec un sujet potentiellement libre, ici manipulation d'un robot perfectionné. Mais on l'a vu, sous l'homme socialiste se cache bien autre chose. Plus profondément, des similitudes vont donc apparaître.

Quelles sont, suivant les psychiatres soviétiques, les indications de la psychothérapie ? elle doit s'adresser en priorité aux névroses. La distinction névrose-psychose est établie de façon extrêmement pragmatique. Par exemple KHOROCHKO (66,p.104) établit celle-ci en définissant la psychose comme une maladie mentale qui altère la structure de la personnalité de l'individu que reflètent ses fonctions sociales et son activité professionnelle. Aussi longtemps que ces fonctions de base de la personnalité restent intactes, il est préférable de classer ce trouble dans les névroses, sans se soucier ni des facteurs psychologiques ou physiologiques sont primitivement inclus.

GILIAROVSKI, lui, (66,p.169) distingue des troubles qui se développent sur la base d'une prédisposition constitutionnelle particulière de l'organisme (les psychoses, l'épilepsie) et des troubles psychologiques réactionnels (névroses) comprenant les cas de neurasthénie, de réaction hystérique, de dépression psychogène. Mais en fin de compte la différence pratique ne s'établit pas sur cette distinction (qui peut se retrouver dans les deux groupes), mais sur le " changement drastique de l'attitude envers l'entourage, et la perte du pouvoir de se rendre compte de ses actions et de les corriger". (ce qui définit la psychose).

Le Fou se rend-t-il compte de sa folie ou non ? tel est finalement le critère qui est choisi.

Les distinctions au sein du groupe des névroses ainsi limité sont tout aussi pragmatiques(66,p.106) KHOROSHKO groupe ensemble les névroses psychogènes en tant que névroses sociales de la représentation. Il les oppose au groupe des névroses constotutionnelles, qui comprennent obsession et états maniaco-dépressifs modérés. Il soupçonne dans ce dernier groupe un trouble constitutionnel du métabolisme. Les perversions sexuelles ne sont pas considérées comme névroses, mais comme des actes délictueux assujettis à une représsion pénale sévère (rapports sexuels d'homme à homme : emprisonnement pour une durée de trois à cinq ans).

Ainsi la névrose se qualifie en dernière analyse par son étiologie. En faisant abstraction des états mixtes où le constitutionnel prend une part de plus en plus importante jusqu'aux psychoses (1), elle est considérée comme un désordre fonctionnel, donc réversible et qui se révèle dans une situation réactionnelle. Cependant elle peut être auto-entretenue et évoluer pour son propre compte.

L'étiologie des névroses ainsi définies sera donc la liste des situations ayant entraîné la décompensation du sujet qui avait à y faire face. Ainsi KOHOROSKO cite les étiologies dans les cas de névroses ayant suivi les dix premières années de la révolution de 1917 : trauma psychique lié à la guerre civile, troubles divers de caractère sexuel, mort des parents, craintes de grossesse, ennuis de logements, conditions de travail pénibles, repli sur soi, etc ... La conception des causes " sexuelles" est particulièrement " bourgeoise". Un auteur comme GILIAROVSKI ne considère-t-il pas comme " souhaitable que les relations sexuelles autant que possible aient lieu sans recours anticonceptionnel, et dans un but conceptionnel ?" Il considère le coit prolongé, l'impuissance et l'éjaculation précoce, comme causes de troubles mentaux. Par contre " il n'y a aucune raison de croire que l'abstinence sexuelle puisse causer aucun sérieux trouble mental (66,p.78).

Cependant une telle conception objective de l'étiologie de la névrose (car ce n'est pas la situation en tant qu'elle est vécue mais dans sa réalité substantielle qui est prise en ligne de compte, ce n'est pas la conscience qu'on en a qui intervient, mais le poids purement mécanique qu'elle exerce sur le cerveau) se heurte à de sérieuses difficultés.

(1) PAVLOV conçoit les psychoses en général comme une inhibition pathologique du processus stimulant, celle-ci pourrait être due à une prédisposition constitutionnelle ou à tout état physique qui épuise les forces nerveuses : épines irritatives diverses (grossesse, trauma) et surtout auto intoxication spécifique sur le modèle de la P.G. par une substance postulée encore inconnue. La psychose est donc une maladie organique, et non fonctionnelle.

Dans cette conception purement neurologique, naturelle de la névrose, les variations d'excitation ou d'inhibition entraînées par tel facteur pathogène du milieu ne peuvent jamais avoir lieu que sur un mode purement quantitatif entre deux infinis, au mieux entre les deux limites compatibles avec les caractéristiques physiologiques des cellules corticales.

La fonction d'excitation-inhibition sans préjuger de sa forme mathématique pourra parcourir tout l'espace compris entre les 2 limites sans que la qualité des termes en soit modifiée. Autrement dit l'entrée dans la névrose doit venir d'ailleurs. De plus le milieu pathogène n'est pas un donné, mais le produit d'une évolution historique. Cet aspect transitoire interdit de le définir comme chose, mais comme rapport. Son action s'en trouvera modifiée d'autant.

Les termes réels, pratiques de ce qui permet de définir la névrose sont plutôt ceux-ci : à un pôle il y a une norme sociale déterminée, transitoire. A l'autre il y a la construction idéologique de l'homme socialiste et c'est en fait le rapport de la variation des deux termes qui définit le champ de la névrose. Le cas individuel trouve d'emblée sa place dans ce champ prédéterminé. Si par exemple on met en évidence dans un cas concret des conditions de travail trop dures (1) on admettra le caractère réel de la névrose à laquelle s'applique pleinement le schéma d'explication pavlovien (2). Dans le rapport qu'il noue avec un tel

(1) Elles ne peuvent être définies que comme rapport à une norme sociale, moyenne à un moment donné. Leur caractère pathogène apparaîtra dans l'écart en moins par rapport à cette moyenne. Le facteur névrogène n'est donc pas substantiel, entraînant par un phénomène somme toute naturel un changement quantitatif toujours identique d'une excitation ou d'une inhibition.

(2) l'hérédité est prise aussi en ligne de compte.

milieu, l'homme socialiste peut être malade et donc de même l'homme réel (1) Tout ce qui se situe en dehors de ce cas ne peut alors être que " perception fausse de la réalité" Si les conditions de travail sont " correctes" le malade n'a plus aucune raison "objective" de s'en plaindre, et inversement la réalité ne peut alors plus être considérée comme un facteur pathogène. Le pavlovisme ne peut rien expliquer d'une telle névrose. Dans ce cas l'homme socialiste n'a bien sûr pas à être malade, et chez le pauvre bougre qui s'est permis de l'être, le problème se ramène à celui d'une conscience socialiste mal éduquée, n'ayant pas encore bien assimilé tous les aspects de la " réalité objective" et des tâches qu'elle impose, bref n'en étant pas encore le simple reflet. Il ne reste plus qu'à en persuader le malade en s'adressant à sa conscience rationnelle, en lui démontrant l'inanité de ses obsessions et de ses angoisses. Il ne peut s'agir alors que d'une méconnaissance que la simple démonstration rationnelle doit permettre de réduire. Naturellement il y a ici la possibilité d'une explication causale exhaustive des névroses. C'était le cas des années 20 où elles apparaissaient toutes comme justifiées par les conditions de vie, etc ... On voit donc l'éventail des " opinions" que peut avoir la psychiatrie soviétique sur la névrose : de l'explication exhaustive parl'action du milieu à la caractérisation " perception fausse de la réalité", en passant par les positions intermédiaires qui, tout en évaluant sans fin le poids respectif des différents facteurs étiologiques, laissent une part à la liberté mal employée.

Pour ce qui suit, on se place du point de vue de la norme sociale, c'est-à-dire d'un certain système de causalité arbitrairement limité.

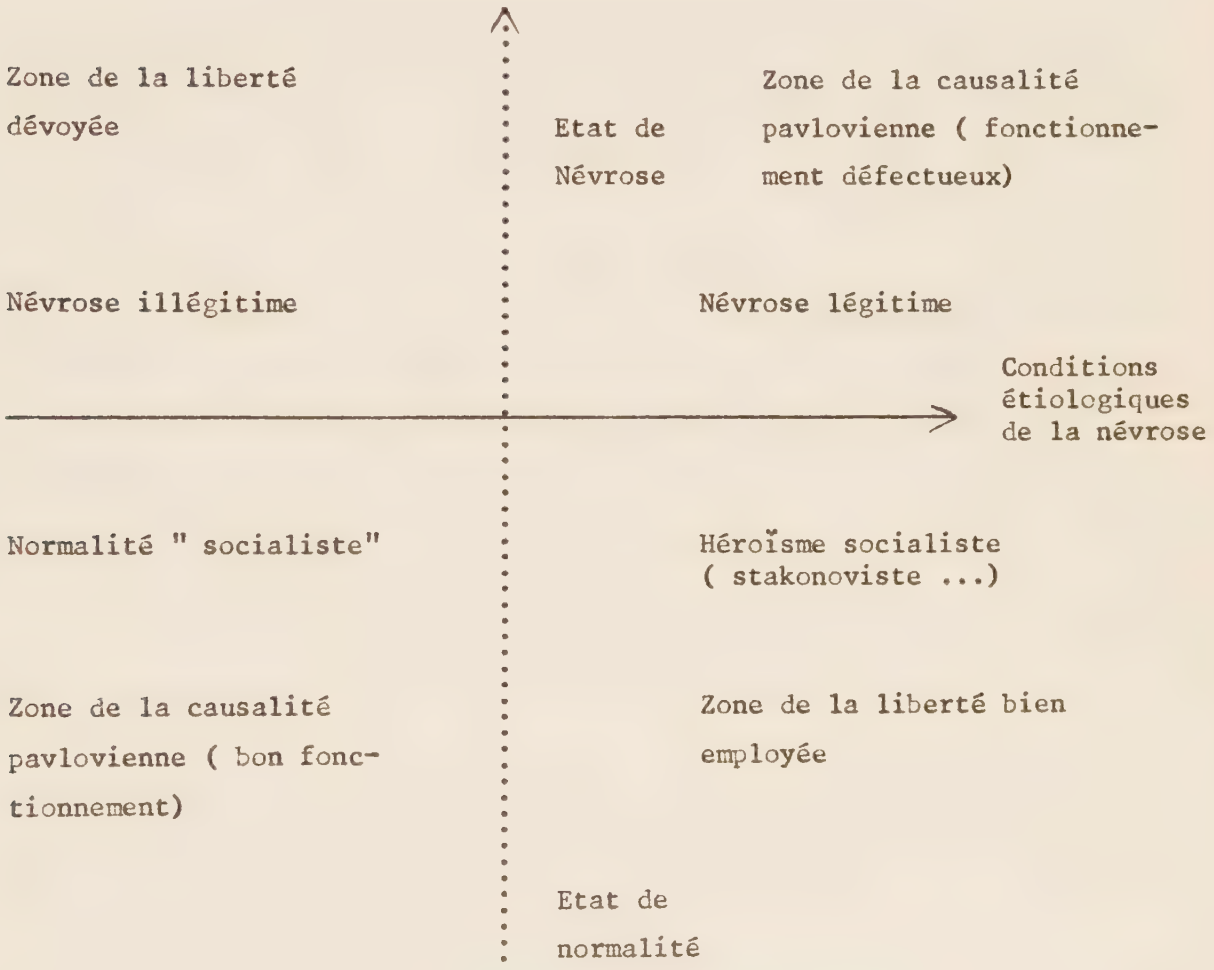
(1) Mais une conscience socialiste d'un niveau particulièrement " élevé" peut aussi surmonter des conditions névrogènes sans tomber dans la névrose. PAVLOV est mis de côté, de ce côté aussi.

La causalité réciproque strictement neurologique apparaît débordée par une autre causalité entre névrose et milieu, aboutissant à une perception fausse de la réalité. Le pavlovisme ne peut expliquer qu'un type de névrose, l'autre lui étant totalement étranger. Mais plutôt que de causalité dans ce dernier cas, il faudrait parler de non causalité . La " perception fausse de la réalité" n'a en dernière analyse aucune raison. Elle est issue de la subjectivité et d'elle seule. On ne peut la rattacher à aucun facteur " objectif", mais n'est-ce pas alors la manifestation même d'une liberté errante, trompée, certes, et ayant perdu ses attaches avec ce qui la fonde, mais liberté tout de même ? On voit comment l'introduction de la conscience dans le modèle humain de l'ère stalinienne qui n'apparaissait d'abord que comme un moment formel (puisque simple conscience de la nécessité et donc simple épiphénomène) cette introduction ne prend son sens que dans ce pourquoi elle ne semblait pas avoir été faite, à savoir l'errance de la conscience en dehors des chemins de la nécessité.

C'est ainsi que sous le terme général de névrose, manifestation réactionnelle à un milieu pathogène, la psychiatrie soviétique englobe deux choses bien différentes. Sa simplicité qualitative proclamée se scinde de fait en deux qualités rigoureusement hétérogènes. D'une part on aura des réactions au milieu " compréhensible", car les conditions du milieu sont en-dessous de la norme du moment. Elles entrent dans ce qu'on pourrait appeler le cadre des névroses " légitimes". Déchargé de la moindre responsabilité dans la genèse de sa maladie, le Fou a une névrose comme il a un mal de dents. La conscience prend strictement le statut pavlovien, pur reflet objectif etc ... La thérapeutique consiste en la modification du milieu pathogène et un nouvel apprentissage. D'autre part on aura les réactions " incompréhensibles" que rien dans le milieu ne permet de justifier, constituant alors le groupe des névroses " illégitimes". Le Fou est cette fois totalement responsable de ses égarements, sa conscience n'est qu'une subjectivité sans principes.

La thérapeutique sera alors la démonstration rationnelle des erreurs dans la perception de la réalité, dans le but de ramener cette conscience

perdue dans le droit chemin. Cette psychothérapie là n'a plus aucun rapport avec celle des névroses légitimes. Elle agit par une opération synthétique et non plus mécanique (on y reviendra dans le chapitre suivant). C'est ce secteur qui en période de crise politique se gonfle démesurément pour y accepter l'immense masse des déviants. Une telle distinction entre névrose " légitime" et illégitime" aurait été inconcevable avant l'ère stalinienne, où toute névrose était parfaitement légitime, totalement explicable par PAVLOV et, ou, par FREUD.



Ce schéma doit aussi s'envisager de façon dynamique.

1) le point d'origine varie sur l'abcisse

. Vers la droite : guerre par exemple. Tout se passe comme si les conditions du milieu étaient moins prises en ligne de compte dans l'explication de la névrose. Sa variété illégitime devient prédominante. Parallèlement, l'héroïsme socialiste diminue en fonction des efforts exceptionnels qui sont normalement demandés en cette période à l'homme socialiste.

. Vers la gauche : c'est le Paradis futur, ou plutôt ce qui devrait exister actuellement. Toute névrose est légitime. La mesquine différence entre l'homme socialiste normal et héros disparaît. Tout homme est un héros et réciproquement.

2) le point d'origine varie sur l'ordonnée

. Vers le bas : en période de " lutte idéologique intense", des traits de la personnalité qui jusqu'ici étaient considérés comme normaux (petit laisser-aller au travail, petit " négativisme") sont maintenant considérés comme névrotiques. Tout un contingent d'hommes socialistes normaux passe dans la névrose illégitime. De même certains héros se retrouveront névrotiques légitimes.

. Vers le haut : période de relâchement idéologique : modifications inverses.

Lydia BOGDANOVITCH, dont les " carnets d'une psychiatrie soviétique" nous apprennent plus que dix manuels, nous montre nettement les limites dans lesquelles s'inscrit toute psychothérapie en U.R.S.S. :" que de fois de tels ratés (parlant d'une névrose due à un caractère " auquel on avait laissé la bride sur le cou") s'adressent au médecin en se plaignant des nerfs. Les médecins malheureusement leur rédigent des ordonnances ... mais eux, au lieu de porter un jugement critique sur leurs actes, continuent à accuser les nerfs" (8,p.95). Les nerfs,

quel refuge pour le malade qui en contemple impuissant le jeu autonome, incapable d'intervenir dans un mécanisme dont il ne saurait être le maître, et malheureusement aidé dans cette fuite par le médecin qui devrait l'en détourner. Mais, nous dit Lydia BOGDANOVITCH, ces " ratés" n'ont pas été faits tels. Ils se sont plutôt faits ainsi, ils sont responsables de leur maladie, et il y trouvent finalement une intense satisfaction, mais bornée, égoïste, asociale. La seule façon de faire réintégrer à l'individu l'ordre universel qu'il n'aurait en bonne logique, jamais dû quitter, c'est enfin de lui faire porter un jugement critique sur ses actes, de lui faire reconnaître que le mal ne vient que de lui, est le fait de sa liberté mal employée. Dans cette perspective, l'angoisse dans la névrose illégitime ne tient nullement à la maladie elle-même, mais elle est pour le Fou le début d'une prise de conscience de la perte de son être. Ecartelé entre une jouissance égoïste qui ne le satisfait déjà plus et un idéal qu'il ne sait par quel moyen atteindre, ayant perdu ses certitudes antérieures sans en retrouver de nouvelles, il ne peut qu'être angoissé - Préalable indispensable à la psychothérapie cette prise de conscience est d'abord imparfaite, toute pénétrée de l'amourde soi, mais elle va progressivement permettre au Fou de se dépouiller du vieil homme et de revêtir le nouveau.

La psychothérapie soviétique n'est pas un simple médicament agissant de façon plus ou moins complexe, mais toujours naturelle, sur une infrastructure physiologique déréglée. Elle est le mélange de deux qualités hétérogènes dont les proportions respectives varient suivant la position du cas de névrose par rapport aux deux pôles de la légitimité et de l'illégitimité. Quand nous séparions totalement les deux types de névrose, ce n'était que pour la commodité de la description. Il y a recouvrement progressif d'une qualité par l'autre jusqu'au passage dans le type opposé. Mais alors cette qualité elle-même sera déterminée par sa position relative. Dans la névrose la plus légitime, la thérapeutique morale n'est jamais oubliée, mais elle prend la forme d'une exaltation abstraite et impersonnelle des idéaux soviétiques, au contraire de la forme personnelle et chargée de reproches qu'elle adopte dans la névrose illégitime. De même dans cette dernière la pure suggestion se charge de qualités humaines particulières.

Ainsi la forme de la psychothérapie soviétique, indépendamment de son contenu non scientifique (à cause du refus de la psychanalyse), est déterminée par le type d'individualité historique auquel elle s'adresse. Et ce type c'est l'homme bourgeois, un homme scindé entre un corps et une liberté, irresponsable par celui-là et responsable par celle-ci.

Cependant la psychothérapie n'a nullement le caractère essentiel qu'elle présente en Occident. Elle n'est pas cette thérapeutique spécifique de la Folie humaine. Car en U.R.S.S., il ne s'agit pas de réinstaurer un homme libre, mais un travailleur. Ce n'est que dans la thérapeutique par le travail que les autres médicaments trouvent leur sens. La psychothérapie en particulier, dans son rôle moral n'est que la simple décalque en mots des valeurs qu'apporte le travail. Mais elle ne lui est pas équivalente, car elle risque, par l'introspection qu'elle entraîne, de maintenir le sujet replié sur lui-même.

" Pour la rééducation de la personnalité entière du malade, le développement des attitudes saines en vue d'un développement sain, l'acquisition de buts sains, pour tout cela, dit GILIAROVSKI, un régime de travail représente un très important moment de l'entraînement et de la préparation, et comme tel doit rester le fondement de la psychothérapie rationnelle. Il en résulte que le traitement au moyen de l'explication et de l'élucidation devrait assumer un rôle secondaire (66 p.112).

Plus le cas de névrose se rapproche de son pôle illégitime et plus la psychothérapie se fait remplacer par l'ergothérapie et ce n'est que quand il se rapproche du pôle opposé que la psychothérapie tend à prendre une plus grande importance, mais alors associée aux autres thérapeutiques. En effet utilisée seule dans ce cas, "elle comporte le danger de devenir trop abstraite et trop intellectuelle, à moins qu'elle n'implique aussi l'intervention des facteurs sociaux et autres facteurs matériels liés au problème (KANNABIKH,66, p.103).

Puisqu'elle soigne le même homme, la psychothérapie occidentale doit pouvoir s'analyser de la même manière. Seulement il nous faut remonter

haut dans le temps à la psychiatrie de l'âge classique, là où les choses apparaissent dans leur pureté et leur simplicité première. Michel FOUCAULT (27,p.180). nous décrit ainsi le balancement entre traitement physique et traitement moral qui s'y opérait : " la thérapeutique physique tend à devenir dans la première moitié du XIX ème la cure du déterminisme innoncent, et le traitement moral celle de la liberté fautive". Seulement en U.R.S.S. ce déterminisme innoncent n'est plus celui d'un processus purement localisé au corps du Fou, mais il se définit par interaction de son cortex avec le monde extérieur sur la base du réflexe conditionnel. Quant à la liberté fautive, elle ne se concçoit plus que comme non adhésion aux valeurs dominantes.

Si la névrose se définit comme réaction à une situation traumatisante, on conçoit que la suppression de telles situations puisse permettre d'envisager sa disparition. C'est le credo de la psychiatrie soviétique qui affirme sur tous les tons que ces mêmes causes productrices de l'immense majorité des névroses des pays capitalistes, peuvent être pour la pluspart supprimées en U.R.S.S. Par exemple, DAVIDENKOV (66,p.108) : " le fait est établi que la fréquence des réactions névrotiques augmente nettement dans les pays capitalistes avec l'oppression socio-politique, la décadence et la stagnation sociales. En U.R.S.S., au contraire, où il n'y a aucun obstacle dans le libre développement de la personnalité, et où chaque membre de la société est inclu dans la collectivité, et peut avoir une conception nette de sa vie et de son travail, le nombre des névroses diminue nettement". De tels cris de victoire qui datent de 1939, semblent s'être modérés actuellement.

Par contre, la psychiatrie occidentale classique ne peut en dernière analyse faire de la folie qu'un risque éternel attaché à l'exercice de la liberté, un danger qui l'entoure de toute part. Ainsi nous dit EY(Manuel,p.123) : être soi constitue un problème dont les difficultés sont à la base de notre existence et de l'organisation interne de notre personne. Je ne suis Moi que par identification à un personnage qui constitue l'idéal de mon Moi, etc .. " FOUCAULT nous le dit de façon moins éthérée (27,p.218) : " Liberté marchande apparaît comme l'élément

dans lequel l'opinion ne peut jamais parvenir à la vérité, où le temps échappe à la maîtrise et à la certitude des saisons, où l'homme est dépossédé de ses désirs pour les lois de l'intérêt".

Ce fondement métaphysique de la névrose est naturellement combattu en U.R.S.S. , non seulement théoriquement mais aussi pratiquement dans la mesure où " être soi" reçoit une aide importante de la psychiatrie. Celle-ci a par exemple tout pouvoir de favoriser le développement d'une " vocation" gênée par des conditions sociales etc ...Ceci est considéré comme prévention de la névrose, et semble-t-il extrêmement bien organisé. Si vraiment on parvient de plus en plus à " être soi" en U.R.S.S., est-ce vraiment la fin de la névrose qui se profile à l'horizon ? Nullement hélas, ce n'est pas tant sa fin que son inquiétante remontée qui semble caractéristique de l'époque présente, non point manifestation d'une caractéristique éternelle de l'homme, mais persistance de l'histoire. Quoi qu'il en soit, sous l'apparence d'irréductible opposition existant entre conception occidentale et soviétique de la névrose (boulet métaphysique dans un cas, simple désordre fonctionnel dans l'autre), il y a toujours le même sujet qu'il s'agit de guérir.

On a esquissé les indications de la psychothérapie par rapport aux types de névroses. Quelle est sa technique ?

Son action bénéfique, du point de vue pavlovien orthodoxe est expliquée par une extinction des liaisons pathologiques et un renforcement des schémas adaptatifs. La psychothérapie elle-même est de durée variable de 30 minutes à 2 heures. Il n'y a pas de rendez-vous à l'avance, le malade peut venir quand il veut. L'attitude thérapeutique est très active : conseils de toutes sortes, voire ordres impératifs. On manipule tout l'entourage, résidence, lieu de travail, occupations, vacances. On n'interprète jamais. La catharsis est toujours considérée comme ayant des effets négatifs (68).

Les psychiatres russes distinguent divers types de psychothérapie : " les rassurantes", et les " questionneuses" où l'on ne fait

qu'interroger (3). On essaie de partager leurs mérites et leurs indications respectives par la mesure de la levée de l'inhibition et de la facilitation de l'excitation, (en général mesures de reflexes conditionnés aux mots : temps de latence de la réaction à tel mot, type de réponse, etc ...) Une psychiatre russe a même été jusqu'à étudier l'état des réflexes conditionnés dans une " cure psychanalytique". Elle trouve , mais nous en étonnerons-nous ? : diminution du tonus cérébral pendant la période de résistance, augmentation pendant la période d'abréaction ; à la fin du complexe pathogène perd son caractère d'excitation (3,p.119). Tout ce qui est en dehors de la sphère de la réflexologie apparaît comme intuition, doigté, habileté, compréhension, etc ... L'ambiance de la psychothérapie est en fait toute autre que celle qui devrait découler de la stricte application du schéma pavlovien. Rien ne rappelle, même de loin, une parole ne visant qu'à mettre en évidence et à modifier " scientifiquement" une " relation physiologique fatale". On s'adresse à une personne, respectable ... attitude qui ne se dément pas, même dans les pires atteintes de la folie. Comme le dit KHOROSKHKO (66, p.105) " l'importance d'une compréhension sympathisante, attentive envers le malade, est très grande ... une telle attitude est appelée : naturelle, cordiale, amicale, humaine et humanitaire". Les attributs naturels et sociaux de l'attitude envers le malade juxtaposés dans l'énumération se structurent en fait autrement. La compréhension sympathisante, quelle que soit son explication naturelle, doit se couler dans un moule social : attitude humaine, respect de la personne ... Suivant le lieu de la névrose à laquelle la psychothérapie s'adresse (par rapport aux pôles de la " légitimité" et de l' "illégitimité"), celle-ci se chargera de plus ou moins de reproches de compréhension, etc ...

L'hypnose est associée de façon très générale à la psychothérapie car elle est censée augmenter la sensibilité et l'impressionnabilité du malade aux influences salutaires. Ces indications sont très étendues, regroupant l'immense majorité des troubles névrotiques, sauf les états obsessionnels. Cependant elle ne dissipe le plus souvent que temporairement les symptômes et on ne la conçoit qu'associée à d'autres mesures thérapeutiques. L'accent est peu mis sur l'exhumation d'un matériel

" inconscient" impossible à obtenir dans les états de veille (hypno analyse occidentale) mais surtout sur la suggestion. Les suggestions types seront par exemple : " chaque jour à partir de maintenant vous allez vous sentir mieux. Vous vous sentirez plus fort, votre sommeil durera plus longtemps". On aboutit en fin de traitement à des suggestionsplus particulièrement adaptées aux symptômes effectifs du malade (56,p.110).

Dans les psychoses, en particulier la schizophrénie, la psychothérapie n'est pas totalement négligée. On considère qu'elle est utile seulement en début de rémission. Ne doivent être évoqués que les termes qui étaient significatifs pour le malade avant sa maladie ... IVANOV pense même que dans les formes paranoïdes on peut corriger le délire par suggestion (48)

Si comme on l'a vu un certain type de psychothérapie sociale est très utilisé en U.R.S.S., l'intérêt pour la psychothérapie comme technique scientifique y est très faible et diminue, en raison directe du développement de tous les autres moyens d'adaptation sociale. Il est possible de passer au crible des dizaines d'articles de revues psychiatriques sans trouver une référence aux techniques psychothérapiques.

LA THERAPEUTIQUE PAR LE TRAVAIL

Le travail est un facteur extrêmement important dans l'hygiène neuro-psychique. Le travail dans son essence doit être agréable et joyeux. Le travail fortifie l'organisme, stimule et augmente le tonus du système nerveux. L'oisiveté entraîne un relâchement des muscles, une adiposité généralisée, l'apathie et l'ennui.
(GILIAROVSKI - 66, p. 77).

Depuis le tout début de la psychiatrie soviétique la thérapeutique par le travail a toujours rempli une place à part dans l'arsenal thérapeutique. Médication du corps et de l'âme, elle est chargée de valeurs affectives bien inhabituelles dans la pharmacopée de l'Est. C'est à son propos que psychiatrie soviétique et occidentale se séparent de la façon la plus évidente. Même si elle paraît être moins systématiquement appliquée depuis quelque temps, sa valeur est néanmoins toujours considérée comme très grande.

Si nous voulons continuer à envisager les choses dans leur genèse, il faut une fois de plus partir de la société occidentale. Ici, comme ailleurs, celle-ci détient le secret des formes plus développées telles qu'elles se présentent en U.R.S.S. Nous laisserons de côté certains facteurs superstructurels qui n'expliquent qu'une accentuation ou une diminution de l'accent mis sur la thérapeutique par le travail (1).

(1) Ainsi pour Wortis, psychiatre américain , la thérapeutique par le travail s'explique principalement par la " pénurie" constante de main d'oeuvre, entraînant la nécessité de la contribution de tout le monde" (66, p.215).

C'est à TUKE qu'il faut semble-t-il remonter pour retrouver la forme la plus élaborée de la thérapeutique par le travail dans la psychiatrie bourgeoise comme unité indissoluble d'une activité concrète et d'une activité morale.

Elle est le développement d'une dialectique commencée au siècle précédent dans les Ateliers de Travail ; elle se réduisait alors à quelques égalités simples : Oisiveté = Mal , Travail = Bien, d'où nécessité du travail forcé.

Chez TUKE, donc, les divers caractères moraux attribués au travail reflètent les caractéristiques sociales du travail salarié moderne (durée imposée, attention sans participation, régularité, but obligatoire, etc ...) leur transgression définissant le passage dans cet état sans Règle qu'est la Folie : " en lui-même le travail (selon TUKE) nous dit FOUCAULT, possède une force de contrainte supérieure à toutes les forces de coercition physique, en ceci que la régularité des heures, les exigences de l'attention, l'obligation de parvenir à un résultat détachent le malade d'une liberté d'esprit qui lui serait funeste" (27,p.255).

N'importe quel travail peut être pratiqué du moment qu'il possède ces attributs physiques (= moraux). Mais (et c'est là que TUKE depasse cette égalité simple qui était aussi celle des Ateliers de Travail), il va aller jusqu'à supprimer le moindre caractère concret du travail, lequel risquerait de donner aliment à l'imagination, donc à la Folie. Est-il alors rien de mieux que le travail de la science de la quantité pure, les mathématiques, pour redonner au fou le sens de la réalité ?

Ainsi par cette opération dernière le travail devient pure règle morale, totalement libéré des scories d'un concret dont l'imagination est toujours trop prompte à se repaître. Ou autrement dit, les caractères sociaux du travail salarié moderne séparés de leur substrat valent comme règle d'un ordre universel. Cette opération purement formelle nous

livre le secret de la contradiction dans laquelle se débat TUKE, et finalement toute l'ergothérapie occidentale : Où le Fou se livre à un travail particulier, utile à la société (1) mais il ne peut alors en retirer les règles morales universelles qu'il s'agit de lui transfuser. Le travail immédiatement égoïste ne participe à l'universel que dans le dos de ses acteurs. Privé de tout sens, il ne peut alors être qu'un simple exercice musculaire, un apprentissage de gestes. De plus, cette morale égoïste est hétéronome, elle est imposée de l'extérieur par la résistance particulière de l'objet. Il n'existe pas de conscience morale. Ou le travail du Fou devient une conduite purement abstraite sur des opérations égalées à des règles morales (mathématiques). L'universalité de la règle morale est bien atteinte par le travailleur mais elle n'est qu'une forme vide, sans contenu. Le travail n'est qu'un exercice gratuit et sans sanctions sociales. Mais alors la conscience morale existe, elle est autonome. Le Fou n'a plus comme dans le cas précédent une morale venue de l'extérieur, Il est moral.

L'ergothérapie occidentale est condamnée à un infini aller et retour entre ces deux pôles, entre un particulier contingent et un universel vide.

La liberté que TUKE pouvait se permettre dans cette expérience est de plus en plus remplacée de nos jours par les " impératifs économiques"que l'on sait, l'ergothérapie occidentale se rapproche maintenant de son 1er pôle, ce qui aboutit aux différentes positions contradictoires actuelles.

D'un côté un nombre important de psychiatres occidentaux, rejette l'ergothérapie ou ne la conserve que pour ses qualités psychomotrices, Quant à l'antipsychiatrie, elle ne peut y voir que "le dernier degré de l'institutionnalisation chronique" (Cooper). De l'autre côté, comme on l'a vu plus haut, l'emploi de plus en plus extensif et intensif des

(1) Mais chez TUKE ce travail n'est utile qu'à la petite collectivité hospitalière (jardinier, menuisier).
On verra plus loin ce que nous entendons par travail utile à la société.

facteurs de production devient une nécessité vitale. L'enfermement paraît anachronique. L'hôpital psychiatrique doit devenir rentable du point de vue de la société globale (1). Il faut y " investir", pour permettre tous les traitements modernes, d'où une " rotation" plus rapide des malades et leur réintégration accélérée dans la " vie active" Mais ici le travail a totalement perdu les justifications morales qu'il possédait du temps de TUKE. Le fin du fin, c'est la réinsertation sans phrase dans la vie productive, telle qu'elle est dictée par les calculs irréfutables de la méthode budgétaire.

Nous allons retrouver en U.R.S.S. cet aspect contradictoire de la thérapeutique par le travail, déjà mis en évidence dans l'expérience de TUKE. Comme la psychothérapie, la simplicité proclamée d'une thérapeutique naturelle s'y scinde en deux qualités incompatibles, en un travail du corps et un travail de la conscience.

Le pur travail du corps, on pourrait l'appeler le " travail mécanique". Il n'est que cette alliance d'opérations manuelles et intellectuelles, ce processus purement physiologique que Pavlovisme et d'autres sciences annexes se chargent d'expliquer exhaustivement. D'un point de vue thérapeutique, il modifiera ou détruira les liaisons pathogènes responsables des troubles.Son action sera jugée sur l'amélioration des signes cliniques et symptômes divers. Ses indications seront posées après étude suivant les méthodes expérimentales classiques puisqu'il s'agit d'une opération mécanique, prenant un certain temps et que l'analyse peut séparer en ses divers constituants : relation du type de travail, de sa fréquence, etc .. avec le type de maladie. Vaste champ d'exploration

(1) Contrairement à l'ancien calcul de rentabilisation qui ne prenait en considération que l'hôpital individuel, il s'agit ici de calculer si l'augmentation de la valeur totale de la force du travail (et donc la chute correspondante du taux de plus-value) due à ce que celle-ci consomme des services, des produits de nature psychiatrique est compensée par les investissements aboutissant à la réintégration plus rapide du Fou dans la production.

qui a donné et qui donne toujours issue à une importante littérature. Ainsi à de petites doses dans les psychoses, le travail améliore le délai de guérison. Par contre, l'état maniaque est une contre indication, etc ...

Mais en fait il ne s'agit pas ici de travail, mais plutôt de gestes reconditionnants, simple contenu du travail. Même s'ils sont difficiles, réclament un apprentissage complexe, ils n'ont aucun sens, n'incarnant aucune valeur, puisqu'il ne s'agit que du cerveau considéré comme une machine irresponsable. Leur résultat ne peut être atteint que par de longues répétitions.

La morale de tels gestes est hétéronome, issue de la résistance de l'objet. Elle est infiniment particulière parce que cet objet se distingue de tous les autres. Elle est égoïste car elle n'existe qu'en relation avec un sujet précis. Elle est reçue passivement par ce dernier qui n'a qu'à suivre avec le sérieux, la lenteur et même l'ennui de tout ce qui est prévisible, les indications issues de l'objet même. Même quand il y a apparence d'activité, la conscience ne reste qu'une simple réflexion. Il n'y a alors aucun intérêt à pénétrer dans la subjectivité du Fou qui accomplit une telle ergothérapie, à essayer de savoir comment elle a été ressentie et vécue, puisqu'on ne trouverait que ce qui exsitait déjà en dehors de lui, dans l'objet qui est suivant les cas, facile, agréable, etc ... à travailler.

Le 2ème pôle de l'ergothérapie soviétique, on pourrait l'appeler le travail-valeur. Il est cette fois l'incarnation des valeurs universelles dans le milieu extérieur. Ici plus de " relation physiologique fatale". PAVLOV est mis de côté. La causalité mécanique est maintenant remplacée par une causalité par participation. L'opération n'est plus analysable. On ne peut plus y distinguer des éléments et des lois. Elle est synthétique, rien ne permet d'en séparer les termes. Elle est indépendante d'un temps spatialisé, car pouvant avoir lieu aussi bien dans l'instant que jamais.

Les indications du travail-valeur seront aussi universelles que son contenu. Au contraire du travail mécanique où la méthode expérimentale déterminait l'utilité d'une activité donnée dans telle ou telle folie, chaque Fou lui est soumis de principe. Universel en son être, la Folie l'a amputé d'une partie de lui-même, l'a ravalé au rang d'atome égoïste et jouisseur. De cette seule façon il peut espérer retrouver son être perdu.

Le résultat recherché n'est plus le produit d'un parfait apprentissage étroitement adapté à l'objet. Autant le regard du psychiatre dans le travail-mécanique ne s'arrêtait qu'à la surface de la conduite, qu'à ses différences infinies, autant ici ce même regard dissout de telles apparences et ne s'interesse qu'à ce que le Fou ressent.

Car la subjectivité n'est plus ce reflet simple qu'elle était auparavant, et qu'on pouvait déduire uniquement par l'examen des qualités propres de l'objet. Elle est devenue autonome, elle est elle-même sa loi. Examiner ici la conduite n'est plus d'aucune aide puisque la même apparence extérieure peut cacher les raisons les plus multiples. Le travail-valeur est-il bien ressenti par le Fou comme il doit l'être, c'est-à-dire avec la pleine conscience de l'universalité à laquelle il participe ? Telle est la question à laquelle le psychiatre doit répondre. Seule la motivation, l'intention et non plus le geste, l'interessent. Mais il ne peut jamais en connaître qu'un reflet extérieur. Il va alors essayer de repérer dans le travail du Fou les stigmates de la participation à l'universel. A l'opposé de la patience, de l'ennui vu plus haut, ce sont la joie, sentiment d'expansion infinie dans l'universalité des choses, la virtuosité qui se joue du poids et de la résistance des choses, du temps nécessaire à s'en rendre maître ...

Mais alors dans le travail-valeur l'objet du travail mécanique s'est évanoui. Il n'était que resistance et opacité tout ceci a disparu dans la relation que le Fou noue maintenant avec lui, et le travail n'est

qu'un pur mouvement, une pure expansion dans un milieu sans résistance. Ou plutôt ce mouvement est déjà accompli, et ce Fou qui vient d'être touché par la grâce qui découvre soudain la joie dans son travail, voit du même coup cet objet particulier qu'il maniait avec maladresse, s'évanouir et ne devenir qu'un pur milieu sans résistance. Mais alors tout objet est égal à tout autre, et la vérité que le Fou vient de découvrir dans cet objet-ci est retrouvée aussi bien dans tout autre. Au contraire du travail-mécanique où toute amélioration n'est acquise et renforcée que lentement dans une lutte opiniâtre contre l'inertie du réflexe conditionné, la vérité découverte irradie instantanément à l'universalité des choses.

Et de même que tout objet est maintenant égal à tout autre, le Fou est maintenant devenu lui-même universel. Au contraire du Fou qui pratiquant le travail mécanique , était totalementpassif devant ses particularités neuro-physiologiques, ne pouvant qu'en contempler le jeu, il est ici pure activité, pure plasticité, rien ne l'arrête.Il peut tout faire sans le moindre apprentissage, tout se façonne entre ses mains comme pâte molle. Mais dans cette mesure il est entièrement responsable de ce qu'il fait, il ne peut pas partager cette responsabilité avec quelque chose d'extérieur .

On voit comme travail-mécanique et travail-valeur s'opposent, terme à terme. Tous les attributs de l'un ne sont que l'opposé de ceux de l'autre. On y retrouve les caractères des deux pôles déjà mis en évidence par TUKE, et issus de la scission de l'homme bourgeois : d'une part un travail particulier et mécanique, avec sa morale égoïste et hétéronome, d'autre part un travail général et synthétique, avec sa morale universelle et autonome.

Nous voyons donc que l'ergothérapie soviétique est impossible. Il suffit de relire la citation en tête de ce chapitre, mais l'on pourrait en citer bien d'autres. Le travail (et donc l'ergothérapie) se donne comme une chose simple qui possède immédiatement la vertu de fortifier les réflexes

conditionnés tout en brûlant la mauvaise graisse, et d'inculquer respect et sérieux pendant son accomplissement, et d'être le plein épanouissement de la personnalité, nageant dans la joie et ayant chassé apathie et ennui, et d'incarner les valeurs universelles .... Il se veut cette chose harmonieuse et indissociable, agissant de façon indissociable, transmettant au Fou toutes les bonnes choses dont il est chargé. Or dans sa réalité, il se révèle plutôt être ainsi : il n'existe d'un côté que quand de l'autre il n'existe pas. Quand certaines qualités apparaissent, d'autres disparaissent et réciproquement. La présence des unes implique toujours l'absence des autres. L'ergothérapie soviétique, telle qu'elle prétend être, est donc impossible ; écartelée entre ses tendances contradictoires, elle est ceci quand elle n'est pas cela, et cela quand elle n'est pas ceci.

Mais cela ne suffit pas car justement elle existe et prétend en tout bonne foi être en même temps ce qu'on a énuméré plus haut. Comment réussit-elle alors à concilier l'inconciliable ? Comment peut-elle paraître ce qu'elle prétend être ?

N'étant alors ni un pôle ni l'autre, l'ergothérapie existante n'est que le mouvement de l'un vers l'autre.

Elle est l'opération de réunir de nouveau ce qui s'est scindé et a de chaque côté entamé une existence autonome et folle, entraînant dans la Folie ceux qui s'y sont abandonnés. Le travail-valeur séparé de son opposé, c'est finalement l'impatience de l'opposant politique qui, dans une joie iconoclaste, veut réaliser tout de suite les idéaux soviétiques, et est incapable de se plier au poids des choses, au lent et pénible travail pour y arriver, ne voyant, lui, qu'un milieu sans résistance.

Inversement le travail-mécanique autonome, c'est l'ennui qui submerge le " névrosé du travail" devant une opération qu'il peut prévoir à l'infini et à laquelle il doit se plier passivement, incapable de réaliser des valeurs dans ce qui n'est pour lui que matière résistante et opaque.

Il faut donc que le Fou refasse en sens inverse le chemin qui l'a mené à la Folie. C'est le séjour exclusif dans un pôle accompagné de la perte de l'autre qui lui a permis de développer les idées néfastes dont il est maintenant la proie. Il faut que parti d'une extrémité le Fou fasse l'épreuve de l'opposé, ce qui réciproquement modifiera celle dont il était parti.

Seul ce double mouvement inverse permet d'atteindre le résultat recherché, à savoir le retour de nos deux espèces de Fou dans la normalité, ou plutôt la réunion des pôles dans un objet unique, un travail qui possède à la fois toutes les qualités que l'on a dites plus haut. Mais, comme on va le voir, l'opération est toujours à recommencer. Eternel Sysiphe le psychiatre ne comprend pas que ce qu'il gagne d'un côté, il le perd de l'autre, et parti d'un pôle pour rejoindre son opposé, il va se rendre compte à la fin qu'il a perdu son point de départ en route. Il va donc repartir en sens inverse, mais il perd de ce fait le résultat antérieur, qu'il avait atteint à grande peine et qu'il tenait pour assuré. Qu'il s'épuise à précipiter le mouvement, pour finalement avoir l'illusion de faire tenir les deux inconciliables dans un papillotement qui passe pour une unité, il ne peut qu'assister à leur séparation à la moindre occasion. Lassé, il finira sans doute dans un scepticisme du juste milieu.

Partons par exemple du travail valeur et suivons avec le psychiatre le trajet que ce dernier va essayer de faire parcourir au Fou vers le pôle opposé. Le Fou, ici, c'est l'opposant politique, pure conscience des valeurs universelles de la société soviétique. Il se joue de la résistance de l'objet, qui n'est pour lui qu'immédiate incarnation des valeurs, et ceci explique tous ses errements. Lui qui n'était que pure expansion dans un milieu sans opacité, il va de plus en plus être obligé de tenir compte de ce qui ne lui était qu'apparence, la résistance de l'objet. Son attitude antérieure n'était finalement qu'une esquive des difficultés qui s'amoncellent maintenant devant lui. Voici qu'il lui

faut s'adapter à l'opacité de l'objet, l'analyser et pour cela mettre en branle le jeu complexe des réflexes conditionnés ; les valeurs universelles se particularisent, deviennent des recettes valables pour des cas de plus en plus limités.

Mais ce mouvement régulier, où l'on voit autant ce que l'on gagne que ce que l'on perd, n'existe pas pour le psychiatre. En envoyant notre Fou faire des terrassements en Sibérie, il n'a qu'un but : lui réapprendre la résistance des objets (1), et la conduite du malade n'est examinée que par rapport à ce but. Toutes les qualités du pôle qu'il faut quitter sont tenues pour néant, et ce n'est que bien plus tard qu'il se rendra compte de ce qu'il a perdu.

Que le Fou manifeste joie, virtuosité, oubli de soi-même, plasticité, initiative, etc ... n'a ici aucun intérêt. Tout cela fait partie de ses idées erronées, et doit être supprimé comme tel.NOn on ne s'interesse qu'à la simple opération physiologique, on ne veut voir que les progrès accomplis par le Fou dans le sens de l'effort, de l'ennui, de l'adaptation à quelques gestes infimes, de la passivité, de l'irresponsabilité ... Mais ce qui est succès progressif est aussi bien échec progressif.

Parvenu au résultat qu'il souhaitait atteindre, le psychiatre croit en avoir fini avec le Fou. Lui qui errait dans un milieu sans résistance, le voici enfin assagi par le poids redoutable de l'objet devant lequel il s'incline. Mais il n'est pas devenu normal pour autant. Il a trop bien appris la leçon qu'on lui inculquait et est devenu " névrosé du travail". Pour nous cette nouvelle espèce commençait déjà à apparaître

(1) Le développement récent de l'internement des opposants politiques dans des hôpitaux psychiatriques où on les considère comme des psychotiques, montre que le gouvernement soviétique ne peut même plus se permettre de les traiter comme des hommes qui se trompent, mais comme de simples machines déréglées.

au cours du chemin que l'autre vient de parcourir. Mais pour le psychiatre, il semble surgir du néant, alors qu'il la suit comme son ombre. Notre psychiatre va alors courageusement se mettre à réduire cette nouvelle manifestation d'anormalité. Mais pour nous ce résultat était prévisible, car il ne s'agissait pas seulement de quitter un pôle pour rejoindre l'autre, il fallait encore maintenir intacte la présence du pôle de départ.

L'homme socialiste n'est-il pas cette unité harmonieuse des deux ?

Parti de son résultat, le psychiatre ne va maintenant retrouver que ce qu'il lui a fait perdre. Il ne voit pas qu'il va reparcourir, mais dans la direction inverse, le trajet qu'il vient de terminer. Il s'imagine plutôt s'occuper de tout autre chose.

La Folie maintenant, c'est l'ennui et la passivité devant un travail totalement analysable et prévisible, et le passage à l'opposé serait pour nous celui-ci : le travail-mécanique, qui n'éprouvait que la résistance et l'opacité de l'objet, va de plus en plus pénétrer en lui. Il va y généraliser la liberté de ses opérations, et dans cette mesure abandonner progressivement les mécanismes réflexes qui étaient le support de leur diversité. Il n'était que démission et passivité, l'objet se révèle être de plus en plus plastique. Les valeurs s'universalisent.

Mais là encore, ce mouvement régulier n'existe pas pour le psychiatre. Là encore le travail de " création" qu'on fait pratiquer au Fou pour qu'il retrouve le côté opposé est pris comme but exclusif, et les qualités du côté abandonné sont tenues pour néant. Que les gestes soient adaptés à leur objet, se plient à sa résistance, n'a maintenant aucune importance. Qu'importe donc qu'ils soient maladroits, ou qu'ils ne soient que la répétition indéfinie de quelques mouvements parcellaires, bref qu'importe leur absence de vertu reconditionnante, pourvu que la conscience de la participation à l'universel y devienne toujours plus explicite.

Les seules manifestations qu'il importera de retrouver derrière le geste le plus ébauché ou le plus répétitif seront alors joie, oubli de soi-même, initiative, etc ...

Mais nous voici arrivés au travail-valeur, l'opposant politique tient maintenant le devant de la scène, et tout est à recommencer.

L'ergothérapie se démontre toujours être incapable d'aboutir à ce pour quoi elle avait été crée, le passage du Fou dans la normalité de l'homme socialiste. Elle est toujours ceci quand elle n'est pas cela, et cela quand elle n'est pas ceci. De suivre pas à pas le psychiatre dans ses tentatives ne nous a pas permis d'avancer si peu que ce soit, et nous a plutôt renforcés dans le résultat antérieur, à savoir que l'ergothérapie soviétique est impossible.

Mais le même problème se pose de nouveau, inchangé : elle existe, gigantesque institution avec ramifications infinies, et elle guérit. Sans arrêt jouant son rôle de barrage ultime contre le chaos, elle réintègre tous ceux qui se sont échappés par la Folie du Paradis Socialiste. Mais nous venons de voir qu'elle en est incapable.

Comment expliquer ceci ? Si le retour à la normalité ne vient pas de l'ergothérapie, alors il faut qu'il vienne du Fou.

Le psychiatre n'est capable que de l'infini aller et retour entre chaque pôle. Seul le Fou peut maintenir intacte la présence du pôle de départ bien qu'il s'en aille vers l'arrivée qui fait, on l'a vu, disparaître son opposé. Le psychiatre n'aboutissait au mieux qu'à un papillotement, un passage continuel de l'un à l'autre pôle. Le Fou, lui aboutit à une juxtaposition de qualités paraissant harmonieusement réussies dans une unité. Et comment ? : en jouant , en mimant ce qui est perdu comme ce qui va être gagné.

Balloté d'un pôle à l'autre sous l'action du psychiatre, le Fou seul possède en lui-même le moyen de s'arrêter à la position intermédiaire

qu'est le travail en U.R.S.S. Parti du travail-valeur, il fait semblant de découvrir lentement et douloureusement le poids des choses et les caractères de son état de départ se modifient en conséquence. Ou encore s'il a réellement accompli le parcours vers le pôle opposé, il va mimer à propos de l'objet opaque qu'il a entre les mains, joie, plasticité, oubli de soi, etc ... Ou enfin il peut se mettre à jouer à partir d'une position intermédiaire.

Dans un tel mouvement s'entremêlent inextricablement jeu et réalité, jeu dans la mesure où il faut mimer ce qui est perdu et/ou ce qui va être gagné, réalité dans la mesure où les modifications entraînées par le parcours prennent effectivement existence. Mais en fin de course, quand le Fou présente de nouveau tous les caractères extérieurs de la normalité il n'est plus qu'un mime. Il n'est plus ou ceci ou cela, il n'est ni l'un ni l'autre, il n'est que ce que le fait le travail réel, mais il faut qu'il les paraisse l'un et l'autre.

On voit la différence entre cette opération de mime effectuée par le Fou et celle accomplie par le psychiatre. Faire progresser le Fou d'un pôle à l'autre était finalement une opération réelle. A chaque instant étaient en effet précisément déterminés les acquits et les pertes qu'entrainait le mouvement. A chaque instant le Fou n'était que ce qu'il fallait qu'il soit. Mais ici il s'agit de jouer, de mimer ce qui n'est pas afin de paraître ce qui doit être, manifestation d'hypocrisie sociale inscrite dans la structure même de la société soviétique. Naturellement, que le Fou soit " conscient" ou non de ce qu'il doit faire pour réintégrer le monde des gens normaux n'a aucune importance ici.

Ainsi l'ergothérapie soviétique, impossible comme on l'a vu, ne réussit à être qu'en devenant opération de mime.

Parti de l'ennui le plus profond, ce Fou-ci joue à exsuder l'universel par tous les pores. Parti de la joie la plus destructrice, ce Fou-là joue à se plier humblement devant une matière opaque. Mais, jouez, Messieurs les Fous, jouez avec tout la sincérité dont vous êtes capables ! le psychiatre y reconnaîtra les siens.

Bien sûr le jeu auquel le Fou est contraint pour redevenir normal nous a démontré réciproquement, que la normalité elle-même est un jeu permanent, mais qui prend l'apparence d'un spectacle parfaitement naturel ; où le psychiatre ne saurait voir la moindre hypocrisie. Mais il sait aussi très bien (par quelle inquiétante expérience personnelle ?) que le Fou risque de faire semblant d'avancer sur le chemin qui lui est tracé, alors qu'il est réellement resté en arrière. Il peut faire semblant de faire semblant, portant au 2 ème degré l'hypocrisie qu'exisge de lui la société soviétique.

Ce que finalement le psychiatre demande sans le savoir, c'est que le Fou rejoue le rôle de tout le monde. Son seul critère de guérison sera que le Fou joue bien, avec conviction, de mémoire et sans lapsus révélateur. Mais qu'il charge trop son interprétation, qu'il se presse trop dans son évolution, le voilà aussitôt taxé d'hypocrisie et de faux semblant.

Ainsi le Fou , au contraire de celui qui joue son rôle en le prenant pour la réalité, est celui qui a éprouvé le néant de ce qu'on lui avait dit qu'il était. Parti de cette unité simple et harmonieuse qui lui semblait être , il s'est progressivement déchiré, a progressivement glissé vers un des deux pôles, et dans ce mouvement a déjà connu la possibilité de l'hypocrisie. Il a pu désespérément tenter, alors qu'il glissait vers un pôle, de maintenir la présence fictive de l'autre, et il a pu dans bien des cas y arriver. Mais c'est quand il jette le masque qu'il nous intéresse dévoilant au plein jour ce que cachait l'homme socialiste.

Mais si l'ergothérapie fait refaire au Fou, en sens inverse, le voyage au cours duquel il a trouvé la Folie, son résultat n'est pas un retour à une normalité simple, mais composée. La fissure qui traverse le Fou ne peut être que replâtrée et non effacée. Même parfaitement réintégré dans le monde normal, il manifeste une instabilité, une fragilité particulière. Il a définitivement perdu la solidité simple qu'il possédait avant son voyage. Et le psychiatre, devant une ébauche de mouvement vers

l'un des pôles, devant un début " d'aboulie" ou au contraire de " surestimation de soi", va immédiatement soupçonner que le mouvement au lieu de n'être que simplement commencé, est déjà parvenu à son terme. Il va soupçonner le Fou de l'hypocrisie la plus entière avant même qu'elle ait pu avoir lieu.

Jusqu'ici nous n'avons décrit que la dialectique générale de l'ergothérapide soviétique, telle qu'on peut la retrouver en Occident, identique, mais non encore réalisée. Mais celle-ci n'est pas un simple décalque de celle là, et l'ergothérapie en U.R.S.S. a des particularités bien définies.

1) le travail-mécanique est expliqué uniquement par le pavlovisme, pour les raisons politiques que l'on a dites plus haut, alors qu'en Occident la psychanalyse, particulièrement, tient une place importante.

2) Il semble qu'actuellement lapsychiatrie soviétique continue toujours avec la meilleure bonne conscience à vouloir réinstaurer en même temps chez le Fou travail-Valeur et travail-mécanique, sans soupçonner un instant leur interaction. Alors qu'en Occident, beaucoup savent qu'utiliser l'ergothérapie, c'est pratiquement renoncer à réinstaurer l'homme libre qu'on se proposait.

3) Surtout, et c'est l'aspect le plus important, l'ergothérapie a une place bien différente en U.R.S.S. de celle qui lui est laissée en Occident.

En occident, l'ergothérapie n'est nullement privilégiée par rapport aux autres thérapeutiques (1). Toutes ne prennent leur sens que comme adjuvent, aide de la psychothérapie, finalement seule capable de réinstaurer la liberté chez le Fou.

En U.R.S.S., au contraire, l'essence del'homme socialiste n'est pas sa

(1) Encore que, on l'a vu, son sens particulier commence à apparaître de plus en plus.

liberté, mais son travail. Ce qui n'est que tendance débutante en Occident est ici résultat inachevé. L'ergothérapie acquiert une valeur spéciale unique, elle seule peut rééduquer la personnalité dans son ensemble. C'est la seule thérapeutique capable de redonner au Fou le sens des valeurs universelles perdues, de lutter contre ses ruminations et ses doutes, contre sa fixation sur l'intérêt immédiat et égoïste. Toute autre thérapeutique n'a de valeur que dans la mesure où elle favorise cette ergothérapie. Elle a donc une place symétrique de celle qui est fait à la psychothérapie en Occident. (1)

Mais, en U.R.S.S. même, on l'a déjà vu à propos de la psychothérapie, l'importance de l'ergothérapie varie suivant sa position par rapport aux 2 pôles. Plus nous nous rapprochons du travail-valeur et plus il tendra donc à être la seule thérapeutique à appliquer à la névrose illégitime ; " le traitement par le travail et l'organisation d'un strict régime d'activité sont très importants pour renforcer la volonté du malade mais aussi pour rééduquer sa personnalité et l'aider à avoir des attitudes saines réalistes. Une répugnance à travailler est caractéristique des malades de ce groupes " Galiarovski " (66 p.111).

Par contre plus nous nous rapprochons du travail- mécanique et donc de la névrose légitime, et plus les autres thérapeutiques tendront à prendre de l'importance. L'ergothérapie dessine en creux la place des autres thérapeutiques.

(1) On voit l'importance extrême de toute Folie touchant au travail. Si l'essence de l'homme est le travail, elle est ce qui l'entoure de tous côtés au risque de l'engloutir. Elle n'est pas un dérèglement, une maladie comme les autres, qui bien qu'amoindrissant l'homme, laisse son être intact. Elle est au contraire la négation absolue, la disparition du fondement même de la société. Et ne retrouve-t-on pas devant la rage qui saisit L. Bogdanovitch par exemple devant un malade que le travail ennuie, quelque chose de l'angoisse de la psychiatrie classique devant le fou ?

Enfin le poids respectif de ses deux composantes peut varier suivant la situation politique : en période de crise elle tendra à une rééducation purement morale pour soigner une névrose devenue purement illégitime.

On comprend pourquoi l'ergothérapie des années 20 ne pouvait être que peu développée. Or la conception mécaniste prédominant alors, on ne voyait pas ce qu'elle aurait pu apporter au fou, sinon les valeurs égoïstes et contingentes issues de la forme même du travail. La seule solution était dans un changement des conditions sociales.

Avec le stalinisme , avec l'immobilisation de l'histoire en U.R.S.S. le devenir apparaît comme un idéal que chacun doit essayer d'atteindre.

Prenons un exemple concret de l'ergothérapie soviétique, les considérations de Lydia BOGDANOVITCH (8,80-81) à propos d'une " hystérique". L'on y verra que malheureusement les Fous ne sont pas les seuls à ne pas comprendre les bienfaisantes vertus du travail, et que souvent leur famille les entretient dans leurs errements.

" J'en étais profondément convaincue : il ne fallait pas seulement la soigner (il s'agit d'une " hystérique"), mais la rééduquer. Cette femme avait besoin avant tout d'un régime de travail rigoureux à quoi elle n'était nullement habituée. Elle avait besoin d'apprendre à contrôler ses actes, et ceci devait lui fortifier le système nerveux. Les hôpitaux psychiatriques, à la différence des autres établissements médicaux, emploient largement l'ergothérapie. Dans la mesure nécessaire, le médecin prescrit au malade un travail manuel ou physique, souvent accompli en plein air, ou diverses formes de travaux artistiques, qui lui font connaître les joies de la création.

Que de fois les parents de mes patients m'ont exprimé leur mécontentement parce qu'en même temps que le traitement, on força les malades à

travailleur. On oublie que le fondement de la vie et du bien être est le travail. Qui ne le sait : l'oisiveté, le désoeuvrement, conduisent à l'aboulie, à l'affaiblissement des inhibitions, à l'irrésolution" (8,p.80-81).

Texte exemplaire où chaque phrase réunit les antinomies de l'ergothérapie soviétique sous la fallacieuse unité du " et" ou du " ou".

" Ne pas seulement la soigner ... mais la rééduquer ... Besoin d'apprendre à contrôler ses actes, et ceci devait lui fortifier le système nerveux ... Un travail manuel ou physique, ou diverses formes de travaux artistiques".

Dernier point à examiner : si l'ergothérapie ne réussit pas dans ce pour quoi elle avait été faite, la réinstauration de l'homme socialiste, en revanche elle réussit très bien dans la réadaptation du travailleur réel au travail réel. C'est maintenant que l'on voit comme elle est, de ce point de vue, l'aboutissement de l'ergothérapie occidentale, la réintégration du Fou dans le circuit de production. La recherche de la valeur abstraite est le moteur de celui-ci, et la grande industrie est ce dans quoi il faut à la limite réinsérer le Fou. Les caractéristiques du travail thérapeutique renvoient presque immédiatement au travail salarié moderne :

a) Si dans le choix du travail il est nécessaire de tenir compte des besoins, talents et préférences du malade, il ne devrait en aucun cas lui être permis de décider de la nature, des conditions ou des heures du travail. C'est le docteur qui fixe le programme dont la réalisation est obligatoire pour le malade. Le travail ne doit pas être un passe temps gratuit. Il doit avoir un but et une direction particulière (Giliarovski, 66.p.111) Ainsi le travail ne saurait être pure jouissance Il est coercitif par la régularité, l'attention qu'il réclame, l'obligation , au contraire de l'idéologie du travail, pleine réalisation de l'homme, donc pleine jouissance.

b) La forme du travail est celle qui est généralisée actuellement en U.R.S.S. : le travail industriel. En dehors des psychoses aiguës où l'on conseille la pratique des métiers artisanaux (la classique vannerie, menuiserie, etc ...) on préconise le travail semi-industriel ou industriel. La possibilité de placement dans une usine extérieure à l'hôpital, et au sein même de celui-ci, la possibilité d'une promotion professionnelle.

c) Le travail est productif pour la société, le malade reçoit un salaire en fonction du travail qu'il a dispensé : salaire aux pièces ou au temps (sauf dans le travail purement thérapeutique).

On voit comment la Vérité de la psychiatrie occidentale, la réintégration du Fou dans le circuit de production, devient en Union Soviétique un objectif parfaitement conscient, proclamé hautement, un but pratique que toutes les énergies s'appliquent à réaliser le plus parfaitement possible.

Voici encore quelques précisions sur les aspects historiques et institutionnels de l'ergothérapie.

Dès 1927 (66,p.220) CONSTARCIN par exemple, mettait en évidence l'efficacité de la méthode consistant à garder aux malades mentaux leur activité professionnelle, garantie par trois procédés encore essentiels :

1) éviter l'hospitalisation chaque fois que possible
2) Utilisation de l'atelier surveillé, placement professionnel spécial, ou colonie de travail agricole
3) Augmentation considérable de l'activité professionnelle dans les hôpitaux.

Il existe toute une littérature sur les capacités de travail des individus psychopatiques et sur les divers aspects thérapeutiques. Du point de vue préventif, les usines sont visitées régulièrement par des psychiatres. Les personnalités prépsychologiques sont invitéesà aller

travailler volontairement dans les ateliers spéciaux sous la direction de deux psychiatres. On note un renforcement relativement récent de la politique de la thérapeutique du travail, en rapport probable avec une certaine résistance des psychiatres. Ainsi un décret du Ministère de la Santé (20 Avril 1955) recommandait la création de nouveaux ateliers de travail qui devaient être totalement libres des aspects de rentabilisation et de production (ce qui pourrait faire penser à certaines bavures à l'occidentale ; on connaît les scandales périodiques en ce qui concerne le travail des fous, des prisonniers ou des débiles). Les impôts sur le produit du travail étaient supprimés, et il était autorisé d'utiliser les revenus pour de nouvelles installations. La coordination ultérieure avec les usines de la région était prévue.

Les indications du travail thérapeutique, on l'a vu, sont pratiquement illimitées. La pénibilité relative du travail, sa durée, son caractère manuel ou intellectuel seront les critères qui permettront l'implication du type de travail à un malade donné.

Il existe une grande variété d'institutions permettant la prise en charge de tous les cas concrets (66, p. 222) en partant du pôle thérapeutique du malade pour rejoindre son pôle social, on trouve :

1) les centres du jour très nombreux, sont définis comme des établissements médicaux qui visent à aider les patients ayant perdu leur capacité de travail à recouvrer leur productivité en leur faisant suivre le traitement médical nécessaire. Ce régime de travail, ne durant pas plus de trois ou quatre mois, est purement thérapeutique. L'équipement est d'une grande diversité, de type artisanal ou semi-industriel. (34) Les malades ne subissent pas de pression pour atteindre une norme de production fixée, et ils ne sont pas payés, bien que percevant pendant la durée de l'hospitalisation la moitié du salaire prévu par la loi.

2) Les ateliers industriels fonctionnent hors de la clinique mais sous sa direction. Les malades sont payés à la pièce.

3) Le travail à domicile est payé, lui aussi, à la pièce.

4) Le placement effectif dans l'industrie. C'est la clinique qui établit un accord avec une petite usine de la région à laquelle elle envoie lespatients les moins atteints ou en voie de guérison.

C O N C L U S I O N

Au terme de cette étude, le sens du mot psychiatrie s'est considérablement modifié. Au départ elle se présentait comme un appendice de la science médicale, à côté de la néphrologie ou de la diététique, traitant les dysfonctionnements de la sphère psychique avec des médicaments un peu particuliers. Elles ne pouvait d'ailleurs être que cela chez l'homme socialiste, homme purement naturel, ayant achevé son histoire, dès lors dominé uniquement par des "relations physiologiques fatales". Mais dès le premier examen, cet homme socialiste se révélait être coupé en deux, scindé entre un corps et une conscience, et la psychiatrie était alors limitée aux maladies de la sphère psychique d'origine somatique, l'institution pénale s'occupant des cas restants.

Mais l'analyse de la psychothérapie et surtout de l'ergothérapie nous a montré que les choses ne sont pas si simples. La psychiatrie ne se borne pas à un rôle limité qui est le sien en Occident, donner simplement les conditions psychiques de l'exercice d'une liberté qui ne pourra s'exercer qu'à son extérieur. Ici, la liberté, c'est la nécessité reconnue, c'est le travail social, et la psychiatrie soviétique ne veut pas réinstaurer uniquement les conditions adéquates de son exercice (ce qu'elle tend à être en Occident), elle veut aussi réinstaurer l'homme socialiste dans sa totalité avec ses valeurs universelles. Qu'elle y échoue sans le savoir, on l'a suffisamment montré. Mais alors son rôle s'est prodigieusement élargi. Elle n'est plus ce qui s'occupe d'un appareil physiologique particulier, à côté des autres spécialités médicales. Ses limites se dissolvent. Elle englobe toutes les institutions sciences, etc... chargées du bonheur de l'homme socialiste. Elle est devenue la formidable organisation nécessaire au maintien de son unité. Et dans cette entreprise,

tout et tout le monde fait de la psychiatrie, se sert de ses méthodes thérapeutiques. Toute parole, et pas seulement la psychothérapie, explique, raisonne, réprimande, menace, quand l'inquiétante fissure que recèle l'homme socialiste commence à s'élargir. Tout travail, et pas seulement l'ergothérapie, réintègre au travail-valeur et au travail-mécanique, quand apparaissent aboulie ou surestimation de soi.

B I B L I O G R A P H I E

1) ANGELERGUES, BEAULIEU, LAFITTE.

Pavlov et Pavlovisme. Les essais de la nouvelle critique.1957

2) ANSTER S.L.

Impressions sur la psychiatrie dans une cité russe.
Amer. S. of Psy. Octobre 1967. 124 :538-42

3) ASTRUP C.

Pavlovian psychiatry
Springfield 1965

4) B ASSINE S.V.

Les fondements théoriques du nouveau Journal Français
" La Revue de Médecine psychosomatique".
Rev. de Med. Psychos. 1960, n°4 p.47-63.

5) BASSINE S.V.

Freudisme in the light of contemporary scientific discussions.
Soviet Survey. London Janv. 59 p. 82.

6) BASTIDE R.

Sociologie des maladies mentales
Paris 1965

7) BILIBINE

Sur la médecine psychosomatique. Le médecin et le malade
Rev. de Med. Psychosomat. 1968. N°1 p.49-57

8) BOGDANOVITCH L.

Carnets d'une psychiatre soviétique.
Paris 1963.

9) BONDARENKO et RABINOVITCH

Problems of ideological struggles with Modern Freudism.
Soviet Survey London. Sept. 1959. p. 29-38

10) BONNAFE

Interpretation du fait psychiatrique suivant la méthode historique.
Evol. psy. XII, 4, 1948. p. 75-105.

11) BONNAFE, LEBOVICI, etc ..

La psychanalyse,idéologie réactionnaire
Nouv. Critique. n° 7. p. 57-72

12) BONNAFE, EY, etc ..

Le problème de la psychogenèse des maladies mentales
Desclée de Brouwer. 1950

13) BOUKOWSKY

Une nouvelle maladie mentale en U.R.S.S., l'opposition
Le Seuil.1971

14) CASTEL

L'institution psychiatrique en question
Rev. Fr. de Sociol. 1971. XII. 1, p.57-93

15) Les cahiers du Centre d'Etudes et de Recherches Marxistes
Psychanalyse et Marxisme. 4 fascicules.

16) Les cahiers de Médecine Soviétique

Délégation médicale française en UR.S.S.
Nov. 55, II, n° 3-4

17) Cahiers de la Santé Publique OMS GENEVE 1960, 3

Les Services de santé en U.R.S.S.

18) CAIN S.

Les névroses expérimentales

19) CANGUILHEM

Essais sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique.
Publicat. de la Faculté des Lettres de Strasbourg. 1943.

20) CHERTOK L.

La Médecine psychosomatique à l'Est et à l'Ouest
Presse Médical. de France 76.N°13

21) CUNLLIER L.

Manuel de Philosophie.
Paris.

22) DALBIEZ

La méthode psychanalytique et la doctrine freudienne.
PARIS. 2ème Tome. p. 85-142

23) DRABOVITCH

Les réflexes conditionnés et la psychologie moderne.
PARIS 1937

23) (bis) DRABOVITCH

Freud et Pavlov.
Evol. Psy. 3, p. 21-34

24) EY H.

Contribution à la " réflexologie et la psychiatrie"
Evol. Psy. XII,1, p. 197-266

25) FIELD M.G.

Soviet and American approch to the mental illuers : a comparative perspective.
Rev. of Sov. Med. Sc. Munch 2 Vol. I (1) 1965

26) FOLLIN S.

Sur la méthode en psychiatrie à la lumière du matérialisme dialectique.
Evol. Psy. XIII, 4, 1948. p.107-33

27) FOUCAULT M.

Histoire de la Folie.
Plon. 10-18

28) FROMM E.

Marx concept of man N-Y 1961

29) GABEL S.

Sociologie de l'aliénation
PARIS 1970.

30) GANTT W.H.

Base expérimentale du comportement névrotique.
N-Y 1944

31) GANTT W.H

The import of Pavlov on psychiatry
Amer. J. of Psy. 1965 - 121. p. 1213-15

32) GEORGET

De la Folie
PARIS. 1972.

33) Enquête sur l'organisation soviétique pour l'enfance déficient mental et sur la délinquance juvénile en U.R.S.S.

Informat. Psy. 1962, 2, p. 228

34) La psychiatrie en U.R.S.S.

Journal d'un voyage d'études.
Informat. Psy. 1970, 9, p. 871-82.

35) KALINOWSKI

Pratice of psychiatry in the Communist countries of Eastern Europe
Amer. J. of Psychotherap. 1962. p. 301-13

36) KERLIKOV

L'enseignement de la psychiatrie en U.R.S.S.
1962, 9, p. 171-79
Cahiers de Santé Publique OMS Genève.

37) KLEIN N.

The organisation of psychological case and psychological reseach.
Annals of N-Y Acad. of. Sc. Vol. 84 p. 147-224.

38) KOLB L.

Soviet psychiatrie organisation and the community mental health concep.
Amer. J. of. Psy. 123, 4, p. 433-40

39) KOUPERNIK C.

A propos de 3 ouvrages neuro-psychiatriques russes
Evol. Psy. XXI,4,1960, p. 625-48

40) KOUPERNIK C.

Psychiatrie soviétique. Tendances et réalisations
Cahier du Monde Russe et Soviet. III, 4, p. 666-72

41) KOSTYLEFF

Reflexologie et synthèse philosophique
Rev. de philosophie 1950. p. 466-82

42) KRELINE Y

Science ou exorcisme
Rev. de Méd. Psychosomat. X , 1, 1966. p. 59-61

43) LE GUILLANT

Introduction à la psycho-pathologie sociale
Evol. Psy. 1953. p. 1-53

44) LONDON I.

Therapy in Soviet psychiatrie Hospital
The Amer. Psychologist VIII,2, 1953

45) LURIA

Human brain and psychological processes.
N-Y 1966

46) LURIA

Die Moderne Russiche Physiologie und die Psychahalyse
Internat. Zeit. J. Psy. 1926

47) LUSTIG B.

Nene Froschungen in der Sowjetisch Psychiatrie
Berichte des Ostenropa . Instituts an der freien Universität
Berlin. 31.

48) LUSTIG B.

Therapeutische Methoden in der Sowjetisch Psychiatrie.
Id. 51.

49) LUSTIG B.

Observation of a psychiatrist in the Soviet Union during
the World War II
Rev. of. Sov. Méd. sc. I, 2, 1964

50) MENON F.

Législation et organisation de l'assistance à l'enfance
inadpatée en U.R.S.S.
Thèse Méd. Bordeaux. n° 253

51) MOROZOV et KALASHNIK

Forensic Psychiatry N-Y 1969

52) MULDWORF

Psychanalyse et communistes
Nouv. Crit. Janvier 1970. p. 17-23

53) MULDWORF et al.

Nouvl. Crit . Juillet 1970. p. 23-34

54) ORERETZKI

Protection de la santé mentale et assistance psychiatrique en UR.S.S.
Encycl. Méd.-Chir.

55) PAVLOV I.P.

La psychopathologie et la psychiatrie.
Moscou 1961.

56) POLITZER G.

Principes fondamentaux de la philosophie.
Editions sociales 1964.

57) ROKHLINE L.

La médecine soviétique en lutte contre les maladies mentales
Moscou. 1958

58) REICH Wilhem.

La révolution sexuelle.
Paris 1968.

59) SARKINOV, BASSINE et BOUCHTCHIKOV

Revue de Méd. Psychosom. VII, 1, P. 63-81.

60) SCHILDER P.

Psychanalyse und Bedingte Reflex.
Imago 1935

61) Science Soviétique. Neutro-psychiatrie

Périodique du centre culturel et Economique
France-UR.S.S.

62) SEVE L.

Marxisme et Théorie de la personnalité
PARIS. 1970.

63) SNEJNEVSKI A.

Réponse à KRELINE : une étape dépassée.
Revue de Méd. Psychosomat. X, 1, P. 62-64.

64) Soviet Neurology and Psychiatry

Périodique I.A.S.P. N-Y depuis 1968

65) TUSQUE S.

Quelques réflexions à propos des réflexes conditionnés
Evol. Psy. XII, 1, p. 197-266

66) WORTIS J.

La psychiatrie soviétique
PARIS 1953

67) WORTIS J.

A psychiatric studg tour of the U.R.S.S.
J. of Ment. Sc. Vol. 107 p. 119-156

Vu, le Président de Thèse

M. le Professeur BOURGUIGNON

Vu, le Doyen de la Faculté

BROUSSAIS - HOTEL-DIEU

M. le Professeur MILLIEZ

Vu et permis d'Imprimer

Le Recteur de l'Académie de Paris

R. MALLET